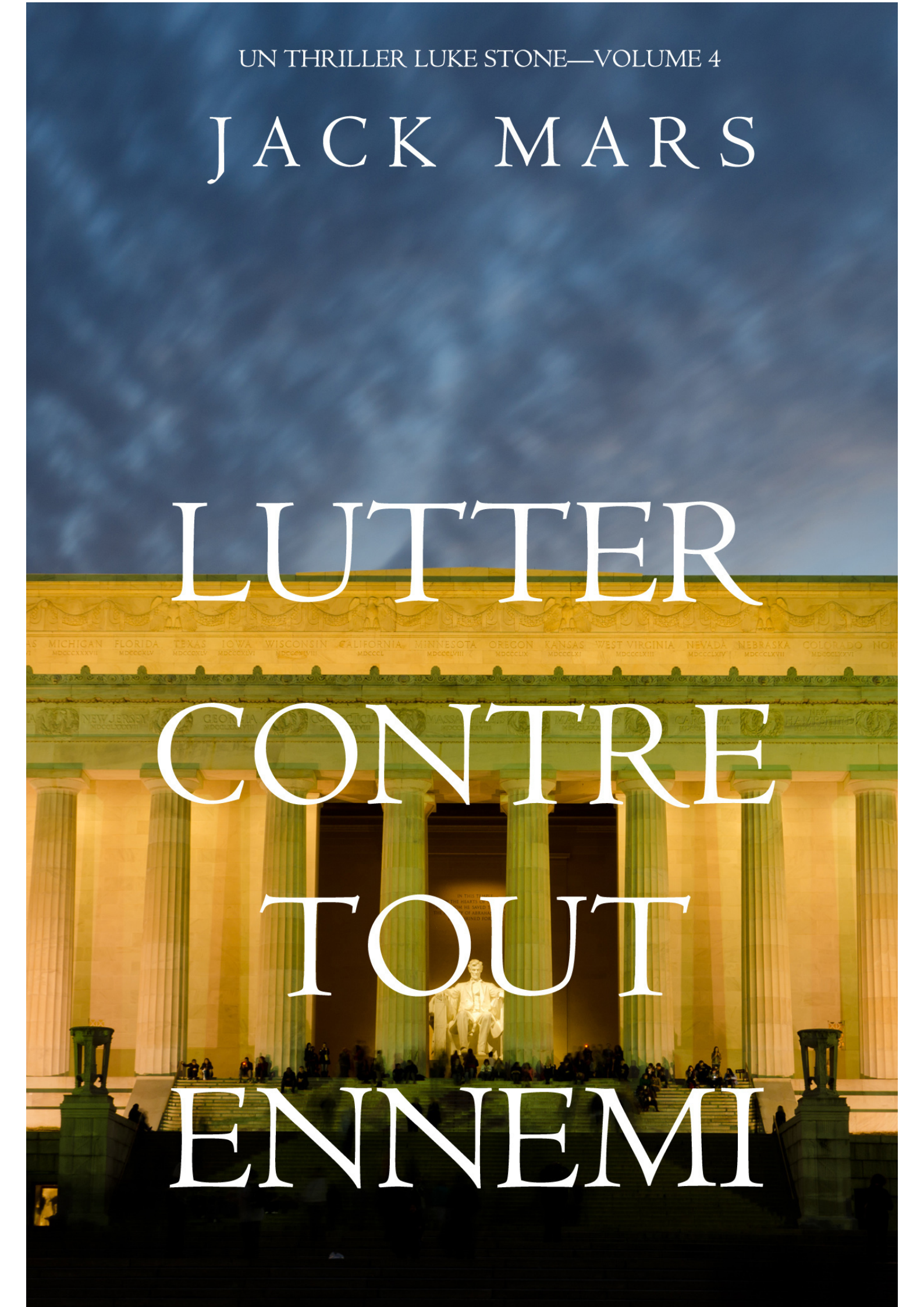


UN THRILLER LUKE STONE—VOLUME 4

JACK MARS

LUTTER CONTRE TOUT ENNEMI



Un thriller di Luke Stone

Jack Mars

Lutter Contre Tout Ennemi

«Lukeman Literary Management Ltd»

Mars J.

Lutter Contre Tout Ennemi / J. Mars — «Lukeman Literary Management Ltd», — (Un thriller di Luke Stone)

« L'un des meilleurs thrillers que j'ai lus cette année. L'intrigue est ingénieuse et vous tient en haleine dès le début. L'auteur a fait un travail remarquable de création de personnages vraiment complets et très attachants. J'ai hâte de lire la suite. » -- Critiques de livres et de films, Roberto Mattos (re Tous les moyens nécessaires)

LUTTER CONTRE TOUT ENNEMI est le volume 4 dans la série thriller à succès Luke Stone, une série qui a débuté par TOUS LES MOYENS NÉCESSAIRES (volume 1), disponible gratuitement au téléchargement, avec plus de 250 critiques à cinq étoiles ! Un petit arsenal d'armes nucléaires américaines est volé dans une base de l'OTAN en Europe. Le monde entier se démène pour savoir qui sont les responsables et quelles sont leurs intentions – et tenter de les arrêter avant qu'ils ne répandent l'enfer sur terre. Avec seulement quelques heures devant elle avant qu'il soit trop tard, la Présidente n'a pas d'autre choix que faire appel à Luke Stone, ancien leader d'une équipe paramilitaire d'élite du FBI. Parvenant enfin à reprendre sa vie en mains, et après de terribles nouvelles au niveau familial, Luke ne veut pas accepter le boulot. Mais la Présidente nouvellement élue est désespérée et elle a besoin de son aide. Il se rend compte qu'il ne peut pas la laisser tomber. Dans la traque internationale riche en actions et en rebondissements qui s'ensuit, Luke, Ed et son ancienne équipe devront être plus téméraires et enfreindre plus de règles que jamais. Avec le sort du monde en jeu, Luke se jette dans le brouillard sombre et trouble de la guerre et de l'espionnage, et découvre que le responsable n'est finalement pas celui qu'il pensait. Un thriller politique avec de l'action en continu, un contexte international, des rebondissements inattendus et un suspense palpitant, LUTTER CONTRE TOUT ENNEMI est le volume 4 dans la série à succès Luke Stone. Acclamée par la critique, c'est une nouvelle série explosive qui vous fera tourner les pages jusqu'à des heures tardives de la nuit. Le volume 5 dans la série Luke Stone sera bientôt disponible.

© Mars J.

© Lukeman Literary Management Ltd

Содержание

CHAPITRE UN	8
CHAPITRE DEUX	12
CHAPITRE TROIS	15
CHAPITRE QUATRE	19
CHAPITRE CINQ	24
CHAPITRE SIX	31
CHAPITRE SEPT	34
CHAPITRE HUIT	45
Конец ознакомительного фрагмента.	47

Jack Mars

LUTTER CONTRE TOUT ENNEMI

LUTTER CONTRE TOUT ENNEMI

(UN THRILLER LUKE STONE—VOLUME 4)

JACK MARS

Jack Mars

Jack Mars est actuellement l'auteur best-seller aux USA de la série de thrillers LUKE STONE, qui contient sept volumes. Il a également écrit la nouvelle série préquel L'ENTRAÎNEMENT DE LUKE STONE, ainsi que la série de thrillers d'espionnage L'AGENT ZÉRO.

Jack adore avoir vos avis, donc n'hésitez pas à vous rendre sur www.jackmarsauthor.com afin d'ajouter votre mail à la liste pour recevoir un livre offert, ainsi que des invitations à des concours gratuits. Suivez l'auteur sur Facebook et Twitter pour rester en contact !

Copyright © 2016 par Jack Mars. Tous droits réservés. Sous réserve de la loi américaine sur les droits d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque procédé que ce soit, ni enregistrée dans une base de données ou un système de récupération, sans l'accord préalable de l'auteur. Ce livre électronique est sous licence pour usage personnel uniquement. Ce livre électronique ne peut être ni revendu, ni donné à d'autres personnes. Si vous désirez partager ce livre avec quelqu'un, veuillez acheter une copie supplémentaire pour chaque bénéficiaire. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou qu'il n'a pas été acheté pour votre usage personnel uniquement, veuillez le rendre et acheter votre propre copie. Merci de respecter le travail de cet auteur. Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les endroits, les événements et les incidents sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite. Image de couverture Copyright Orhan Cam, utilisé sous licence de Shutterstock.com.

LIVRES DE JACK MARS

SÉRIE DE THRILLERS LUKE STONE

TOUS LES MOYENS NÉCESSAIRES (Volume #1)

PRESTATION DE SERMENT (Volume #2)

SALLE DE CRISE (Volume #3)

LUTTER CONTRE TOUT ENNEMI (Volume #5)

L'ENTRAÎNEMENT DE LUKE STONE

CIBLE PRINCIPALE (Tome #1)

DIRECTIVE PRINCIPALE (Tome #2)

MENACE PRINCIPALE (Tome #3)

UN THRILLER D'ESPIONNAGE DE L'AGENT ZÉRO

L'AGENT ZÉRO (Volume #1)

LA CIBLE ZÉRO (Volume #2)

LA TRAQUE ZÉRO (Volume #3)

LE PIÈGE ZÉRO (Volume #4)

LE FICHER ZÉRO (Volume #5)

LE SOUVENIR ZÉRO (Volume #6)

CHAPITRE UN

16 octobre

5h25 – Heure d'été des Rocheuses

Canyon Marble

Parc national du Grand Canyon, Arizona

« Ils arrivent de partout ! »

Luke essayait de survivre jusqu'au lever du soleil, mais ce dernier tardait à montrer le bout de son nez. Il faisait froid et il n'avait plus de t-shirt. Il l'avait déchiré dans le feu de l'action. Il ne lui restait plus de munitions.

Des combattant talibans enturbannés et barbus déferlaient sur le poste avancé. Autour de lui, des hommes hurlaient.

Luke jeta son fusil vide et sortit son pistolet. Il tira quelques coups de feu sur ses propres positions qui étaient submergées par les troupes ennemies. Certains s'échappèrent mais d'autres continuèrent à arriver par-dessus le mur.

Où étaient ses hommes ? Est-ce qu'il y avait encore quelqu'un de vivant ?

Il tua l'homme qui se trouvait le plus près de lui d'une balle dans la tête. Son crâne explosa comme une tomate écrasée. Il prit l'homme par la tunique et se servit de son corps comme bouclier. L'homme décapité lui parut léger comme une plume. Luke sentit l'adrénaline monter en lui – c'était comme si le cadavre de cet homme n'était qu'un vieux tas de vêtements.

Il continua à tirer et tua quatre autres hommes.

Puis il se retrouva à nouveau sans munitions.

Un Taliban chargea avec un AK-47, muni d'une baïonnette. Luke lança le cadavre dans sa direction, puis son pistolet. Ce dernier heurta l'homme à la tête, ce qui le fit perdre l'équilibre l'espace d'une seconde. Luke en profita pour attaquer. Il passa à côté de la baïonnette et enfonça ses doigts dans les yeux de l'homme.

L'homme hurla. Ses mains se portèrent à son visage. Luke avait maintenant pris possession de l'AK-47. Il enfonça à plusieurs reprises la baïonnette dans la poitrine de son ennemi, en l'enfonçant profondément.

L'homme laissa échapper son dernier souffle à cinq centimètres du visage de Luke.

Luke fouilla rapidement le corps de l'homme. Il avait une grenade dans la poche de sa poitrine. Luke la prit, la dégoupilla et la lança par-dessus les remparts, en direction des hordes qui ne cessaient de déferler.

BOUM.

La grenade avait explosé *juste là*, tout près de lui, en projetant de la terre, des pierres, du sang et des os. Le mur en sacs de sable s'effondra en partie sur lui.

Luke parvint à se remettre sur pieds. Ses oreilles sifflaient. Il regarda l'AK-47. Il était vide. Mais il avait toujours la baïonnette.

« Allez, venez, bande de salopards ! » hurla-t-il. « Venez, je vous attends ! »

D'autres hommes se mirent à déferler par-dessus le mur et il les poignarda de manière frénétique. Il les dépeçait de ses mains nues et leur tirait dessus avec leurs propres armes.

À un moment donné, le soleil se leva, mais il ne réchauffa pas l'atmosphère. La lutte avait cessé – il ne se rappelait pas quand, ni comment, mais elle s'était terminée. Le sol était rugueux. Il y avait des cadavres partout. Des hommes maigres et barbus gisaient au sol, les yeux écarquillés.

Il vit un homme descendre la colline en rampant, en laissant une traînée de sang derrière lui. Il savait qu'il devrait le tuer, mais il ne voulait pas risquer de se retrouver à découvert.

La poitrine de Luke était toute rouge. Il était trempé de sang. Son corps tremblait sous l'effet de la faim et de la fatigue. Il regarda les montagnes autour de lui.

Combien d'autres y avait-il encore dans ces montagnes ? Combien de temps avant qu'ils décident d'attaquer ?

Pas loin de lui, Martinez était couché sur le dos, au fond de la tranchée. Il gémissait. Il ne parvenait pas à bouger les jambes. Il en avait assez. Il avait envie de mourir. « Stone, » dit-il. « Hé, Stone. S'il te plaît, tue-moi. Tire-moi une balle dans la tête. Hé, Stone ! Tu m'entends ? »

Luke était comme paralysé. Il n'avait pas l'énergie suffisante pour penser à Martinez, ni à ses jambes. Il était juste fatigué de l'entendre se plaindre.

« Je le ferais volontiers, Martinez, juste pour que tu arrêtes de te plaindre. Mais je n'ai plus de munitions. Alors ressaisis-toi, OK ? »

Il vit Murphy assis sur une pierre, le regard perdu dans le vide. Il n'essayait même pas de rester à couvert.

« Murph ! Viens me rejoindre. Tu veux qu'un franc-tireur te tire une balle dans la tête ? »

Murphy se retourna et regarda Luke. Ses yeux n'étaient plus là. Ils avaient disparu. Il secoua la tête et laissa échapper un soupir qui ressemblait presque à un rire. Il resta exactement à l'endroit où il se trouvait.

Si d'autres talibans arrivaient, ils étaient cuits. Aucun de ces hommes n'arriverait à lutter très longtemps et la seule arme dont Stone disposait, c'était la baïonnette pliée qu'il tenait en main. Pendant un instant, il envisagea de fouiller les cadavres à la recherche d'armes. Mais il n'était pas sûr d'avoir la force de tenir debout. Il allait peut-être devoir ramper.

Il vit soudain une rangée d'insectes noirs apparaître au loin dans le ciel. Il sut tout de suite ce que c'était. Des hélicoptères. Des hélicoptères de l'armée américaine, probablement des Black Hawks. La cavalerie arrivait. Luke ne se sentit pas spécialement soulagé. En fait, il ne ressentait rien. L'absence de sentiment était un risque du métier. Il ne sentait rien du tout...

Luke fut réveillé par la sonnerie de son téléphone. Il cligna des yeux.

Il reprit ses esprits. Il réalisa qu'il se trouvait dans une tente, au pied du Grand Canyon.

C'était juste avant l'aurore et il se trouvait dans une tente qu'il partageait avec son fils, Gunner. Il regarda l'obscurité qui l'entourait et écouta la respiration profonde de son fils.

Son téléphone continua à sonner.

Il vibra sur sa jambe, en faisant ce bruit ennuyant de vibration que les téléphones faisaient quand ils étaient en mode silence. Il ne voulait pas réveiller Gunner mais c'était probablement un appel auquel il devrait répondre. Très peu de gens avaient ce numéro et ce n'étaient pas le genre de personnes qui appelleraient juste pour papoter.

Il jeta un coup d'œil à sa montre : cinq heures et demie du matin.

Luke ouvrit la tirette de la tente, se glissa à l'extérieur et la referma derrière lui. Tout près de lui, dans la lueur pâle de l'aurore, Luke vit les deux autres tentes – celle d'Ed Newsam et celle de Mark Swann. Il vit les restes du feu de camp d'hier soir, qu'ils avaient allumé au centre de leur campement – et certains morceaux de bois étaient encore rouges.

L'air était frais et vif – Luke portait seulement un boxer et un t-shirt. Il eut la chair de poule. Il glissa ses pieds dans des sandales et descendit vers la rivière, là où le canot était amarré. Il voulait s'éloigner le plus possible du camp, afin d'éviter de réveiller qui que ce soit.

Il s'assit sur un rocher et regarda les parois du canyon qui se dressait autour de lui. En contrebas, il entendit le bruit de l'eau. Il pouvait également discerner en aval, à environ un kilomètre de là, le bruit des prochaines chutes.

Il regarda son téléphone. Il connaissait ce numéro par cœur. C'était celui de Becca. Probablement la dernière personne à laquelle il avait envie de parler à cet instant précis. Ça faisait cinq jours que Gunner était avec lui, ce qui était parfaitement légal et conforme à leur accord. C'est

vrai que Gunner avait raté l'école pendant ce temps-là, mais c'était un petit génie – il n'était vraiment pas à la traîne et il était même question de lui faire sauter des cours.

Aux yeux de Luke, emmener son fils en pleine nature et lui permettre d'avoir l'occasion de tester son mental et son physique, ce n'était que bénéfique pour lui – et probablement plus important que tout ce qu'il pourrait faire en restant enfermé chez lui. De nos jours, les enfants passaient bien trop de temps devant des écrans. C'est vrai que ces derniers avaient leur utilité. C'étaient des outils puissants mais c'était tout ce qu'ils étaient. Ils ne devaient pas prendre la place de la famille, de l'exercice physique, de l'amusement ou de l'imagination. Aucune véritable aventure ou expérience n'avait jamais eu lieu sur un écran d'ordinateur.

Il rappela Becca. Il était sur le qui-vive mais tout en gardant l'esprit ouvert. Quel que soit le jeu qu'elle cherchait à jouer, il allait rester calme et aussi raisonnable que possible.

Le téléphone sonna une seule fois.

« Luke ? »

« Salut, Becca, » dit-il, d'une voix douce et amicale, comme si c'était la chose la plus normale du monde d'appeler quelqu'un avant le lever du soleil. « Comment vas-tu ? »

« Je vais bien, » dit-elle. Quand elle lui parlait, le ton de sa voix était toujours sec et tendu. Il savait que sa vie avec elle était terminée. Mais celle qu'il partageait avec son fils ne faisait que commencer. Et il était bien décidé à surmonter tous les obstacles qu'elle pourrait mettre sur son chemin.

Il attendit.

« Que fait Gunner ? » demanda-t-elle.

« Il dort. Il est encore tôt ici. Le soleil ne s'est pas encore levé. »

« Ah oui, c'est vrai, » dit-elle. « J'avais oublié le décalage horaire. »

« Ce n'est pas grave, » dit-il. « J'étais de toute façon réveillé. » Il fit une brève pause. Les premiers rayons du soleil commençaient à apparaître à l'Est, au-dessus des montagnes, et projetaient une lueur orangée sur les falaises qui se trouvaient en face.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Elle n'hésita pas une seconde. « Je veux que Gunner rentre tout de suite à la maison. »

« Becca... »

« Ne cherche pas à protester, Luke. Tu sais que ça n'aura aucun poids devant un juge. Un agent spécial souffrant de stress post-traumatique et avec des antécédents de violence veut emmener son jeune fils dans une aventure en pleine nature, ce qui l'empêche également d'aller à l'école pendant des semaines. Je n'arrive même pas à croire que j'ai pu être d'accord. J'ai été tellement distraite que j'ai... »

Il l'interrompit. « Becca, on est dans le Grand Canyon. On descend la rivière en kayak. Tu le sais, ça, n'est-ce pas ? À moins qu'un hélicoptère vienne nous chercher, il va nous falloir environ trois jours pour atteindre la rive Sud, où on passera la nuit dans un lodge. Après ça, il nous faudra une journée entière de route pour atteindre Phoenix. Et si je me rappelle bien, nos billets d'avion retour sont pour le vingt-deux. Et d'ailleurs... cette histoire de stress post-traumatique, ce n'est pas vrai. Aucun médecin ne l'a jamais mentionné. C'est quelque chose que tu as imaginé toute seule dans... »

« Luke, j'ai un cancer. »

Il s'arrêta dans son élan. Ces derniers jours, elle avait été beaucoup plus agitée que d'habitude. Il l'avait remarqué mais il l'avait plus ou moins ignoré. Ça ne l'avait pas spécialement choqué car elle se mettait beaucoup la pression. Becca était la championne du stress. Mais là, c'était différent.

Luke sentit des larmes lui monter aux yeux et une boule se former dans sa gorge. Est-ce que c'était vrai ? Quoi qu'il y ait eu entre eux, c'était la femme dont il était tombé amoureux. C'était la femme qui avait porté son enfant. À une époque, il l'avait aimée plus que toute autre chose sur cette terre, et certainement plus qu'il ne s'aimait lui-même.

« Mon dieu, Becca. Je suis vraiment désolé. Quand l'as-tu appris ? »

« J'ai été malade tout l'été. J'ai perdu du poids. Au début, ce n'était pas si grave que ça, mais j'ai commencé à en perdre de plus en plus. J'ai cru que c'était dû au stress, avec tout ce qui était arrivé l'année dernière – l'enlèvement, l'accident de métro, tout ce temps où tu étais loin de nous. Mais tout était revenu à la normale et j'étais toujours malade. Il y a quelques semaines, je suis allée faire quelques tests. Je vomissais beaucoup. Je ne voulais rien te dire jusqu'à ce que j'en sache plus. Maintenant, je sais. J'ai vu mon médecin hier et elle m'a annoncé la mauvaise nouvelle. »

« Qu'est-ce que tu as ? » demanda-t-il, bien qu'il ne soit pas certain d'avoir envie d'entendre la réponse.

« C'est le pancréas, » dit-elle, en faisant tomber peut-être la pire bombe qu'il aurait pu imaginer. « Au stade quatre. Luke, j'ai déjà des métastases dans le colon, dans le cerveau, dans les os... » Elle s'interrompit et il l'entendit sangloter à trois mille kilomètres de distance.

« J'ai pleuré toute la nuit, » dit-elle, la voix brisée. « Je n'arrive pas à m'arrêter. »

Bien qu'il se sente mal pour elle, Luke se rendit compte que toutes ses pensées étaient dirigées vers son fils. « Combien de temps ? » dit-il. « Est-ce qu'ils t'ont dit combien de temps tu avais devant toi ? »

« Trois mois, » dit Becca. « Peut-être six. Mais elle m'a dit de ne pas trop espérer. Beaucoup de gens meurent très vite. Il arrive parfois un miracle et que certains patients continuent à vivre de manière indéfinie. Mais elle m'a tout de même recommandé de mettre de l'ordre dans mes affaires. »

Elle fit une pause. « Luke, j'ai vraiment peur. »

Il hocha la tête. « Je m'en doute. On sera là dès que possible. Je ne dirai rien à Gunner. »

« OK, je préfère que tu ne lui en parles pas. On lui dira ensemble. »

« OK, » dit Luke. « On se voit très bientôt. Je suis vraiment désolé. »

Ils raccrochèrent et Luke se sentit mal à l'aise. Si seulement ils ne s'étaient pas autant disputés au cours des derniers mois. Si seulement elle n'avait pas été aussi hostile à son égard. Si tout ça n'était pas arrivé, peut-être qu'il aurait trouvé un moyen de la réconforter, même à distance. Il était devenu dur avec elle et il ne savait pas s'il restait une quelconque tendresse entre eux.

Il resta assis un moment sur le rocher. La lumière du jour commençait à envahir le ciel. Il ne repensa pas aux bons moments qu'il avait passés avec elle. Et il évita de penser aux disputes qu'ils avaient eues cette année et combien elle était restée campée sur ses positions. Il avait l'esprit vide et c'était tant mieux. Il fallait qu'il trouve un moyen de sortir de ce canyon et il devait annoncer à Ed et à Swann qu'il devait partir le plus tôt possible avec Gunner.

Il se leva du rocher et retourna au camp. Ed était levé et il était accroupi à côté du feu. Il l'avait rallumé et il faisait chauffer du café. Il était torse nu et il ne portait rien d'autre qu'un boxer et des tongs. Son corps était tout en muscles et il n'avait pas un gramme de graisse – on aurait dit un lutteur sur le point d'entrer dans une cage. Il regarda Luke s'approcher et fit un geste en direction de l'Ouest.

De ce côté-là, le ciel était encore sombre. Mais la nuit perdait du terrain, chassée par les lueurs de l'aube. Au-dessus d'eux, les parois du canyon étaient illuminées par les premiers rayons du soleil, projetant des stries rouge, orange, rose et jaune.

« C'est vraiment trop beau, » dit Ed.

« Ed, » dit Luke. « J'ai de mauvaises nouvelles. »

CHAPITRE DEUX

21h15 – Heure de Greenwich (16h15 – Heure d’été de l’Est)

Commune de Molenbeek

Bruxelles, Belgique

L’homme mince savait parler néerlandais.

« *Ga weg,* » dit-il à voix basse. Va-t’en.

Il ne s’appelait pas Jamal. Mais c’était le nom qu’il donnait parfois aux gens et c’était sous ce nom que de nombreuses personnes le connaissaient. La plupart des gens l’appelaient Jamal. Certains l’appelaient le Fantôme.

Il était debout dans l’ombre, près d’une poubelle qui débordait, dans une étroite rue pavée. Il fumait une cigarette et regardait une voiture de police qui était garée dans la rue principale. La rue dans laquelle il se trouvait n’était qu’une petite ruelle et en restant dans l’ombre, il savait que personne ne pouvait le voir. Les boulevards, les trottoirs et les ruelles de ce quartier musulman tristement célèbre étaient trempés par la pluie froide qui venait de s’arrêter dix minutes plus tôt.

L’endroit était vraiment désert ce soir.

Sur le boulevard, la voiture de police démarra et se mit lentement à rouler dans la rue. C’était la seule voiture.

Jamal sentit une pointe d’excitation – c’était presque de la peur – en regardant la voiture de police. Ils n’avaient aucune raison de l’embêter. Il n’avait enfreint aucune loi. Il était bien rasé et bien habillé, dans son costume foncé et ses chaussures en cuir italien. Il pouvait très bien passer pour un homme d’affaires, ou même pour le propriétaire des immeubles qui l’entouraient. Il n’était pas le genre de personne que la police arrêtaient et fouillait. Même s’il lui était déjà arrivé de se retrouver dans les mains des autorités – pas ici en Belgique, mais ailleurs. L’expérience avait été désagréable, et le mot était faible. Il s’était déjà entendu hurler de douleur pendant plus de douze heures d’affilée.

Il secoua la tête pour balayer cette image, finit sa cigarette et jeta son mégot par terre. Il se retourna en direction de l’allée. Il passa à côté d’un panneau rond et rouge, barré d’une rayure blanche horizontale – DÉFENSE D’ENTRER. La ruelle était trop étroite pour les voitures. Si la police décidait soudain de le suivre, elle allait devoir le faire à pied. Ou ils devraient faire le tour par l’autre côté. Et le temps qu’ils le fassent, il aurait déjà disparu.

Cinquante mètres plus loin, il ouvrit la porte d’un bâtiment particulièrement délabré. Il gravit les marches d’un escalier étroit jusqu’au troisième étage, où l’escalier se terminait sur une épaisse porte blindée. Les vieilles marches en bois étaient déformées et tout l’escalier penchait légèrement sur le côté.

Jamal frappa du poing sur l’épaisse porte en suivant une séquence bien définie :

BANG-BANG. BANG-BANG.

Il fit une pause de quelques secondes.

BANG.

Un œil apparut derrière le judas. L’homme qui se trouvait de l’autre côté se mit à grogner en voyant qui c’était. Jamal l’entendit tourner la clé dans la serrure, puis soulever la barre en acier qui était enfoncée dans un trou au sol. La police aurait vraiment du mal à entrer dans cet appartement, s’ils venaient seulement à avoir des soupçons sur cet endroit.

« *As salaam alaikum,* » dit Jamal en entrant.

« *Wa alailkum salaam,* » dit l’homme qui lui ouvrit la porte. C’était un type baraqué. Il portait un vieux t-shirt sans manche, un pantalon et des bottines. Une barbe hirsute lui couvrait le visage et il avait d’épais cheveux noirs bouclés. Il avait un regard éteint. Il était tout ce que l’homme mince n’était pas.

« Comment vont-ils ? » demanda Jamal en français.

L'homme haussa les épaules. « Bien, je crois. »

Jamal traversa un rideau de perles, avant de s'avancer dans un couloir et d'entrer dans une petite pièce – qui aurait certainement fait office de salon si c'était une famille qui habitait à cet endroit. La pièce crasseuse était remplie de jeunes hommes. La plupart portaient des t-shirts avec leur équipe préférée de football, un jogging et des baskets. Il faisait chaud et humide dans la pièce, peut-être en raison de la promiscuité qui y régnait. Il y flottait une odeur corporelle, mélangée à celle de chaussettes mouillées.

Au milieu de la pièce, posé sur une grande table en bois, se trouvait un objet argenté de forme oblongue. Il faisait environ un mètre de long et cinquante centimètres de large. Jamal avait vécu en Allemagne et en Autriche et l'objet lui faisait penser à un fût à bière. Excepté pour son poids – il était assez léger – c'était une réplique assez fidèle d'une ogive nucléaire W80 américaine.

Deux jeunes hommes se trouvaient autour de la table, tandis que les autres les observaient. L'un était debout devant un petit ordinateur intégré dans une valise en acier. La valise était également équipée d'un panneau de contrôle – qui comprenait deux interrupteurs, deux lumières LED (une rouge et une verte) et un clavier. Un câble reliait la valise à un autre panneau de contrôle qui se trouvait sur le côté de l'ogive nucléaire. Tout ce dispositif – la valise et l'ordinateur intégré – était connu sous le nom de dispositif de commande UC 1583. C'était un appareil conçu pour servir à une seule chose – communiquer avec une arme nucléaire.

Le deuxième homme était penché sur une enveloppe blanche posée sur la table. Un microscope numérique hyper précis était accroché à son œil et il examinait l'enveloppe de près. Il cherchait quelque chose de bien précis – un minuscule point, pas plus gros qu'un point en fin de phrase, où était incrusté le code qui armerait et activerait l'ogive nucléaire.

Jamal s'approcha d'eux.

Le jeune homme avec le microscope examinait soigneusement l'enveloppe. Il couvrait de temps en temps le microscope de sa main, pour avoir une vue d'ensemble avec son autre œil. Il cherchait toute tache d'encre ou toute imperfection qui pourrait avoir l'air suspecte. Puis il se remettait à examiner l'enveloppe au microscope.

« Attends, » murmura-t-il à voix basse. « Attends... »

« Dépêche-toi, » lui dit son partenaire, d'une voix impatiente. Ils étaient non seulement jugés pour leur précision, mais aussi pour leur rapidité. Quand le moment viendrait, ils allaient devoir agir très rapidement.

« Ça y est, je l'ai. »

Ce fut maintenant à son partenaire d'agir. De mémoire, le jeune homme introduisit une séquence qui permettait à l'ordinateur d'accepter un code d'armement. Il le fit avec des mains tremblantes. Il était tellement nerveux qu'il fit une erreur en introduisant la séquence et qu'il dut recommencer.

« OK, » dit-il. « Vas-y, donne-moi le code. »

Lentement et de manière très intelligible, l'homme au microscope lut une séquence de douze chiffres. L'autre homme tapa chacun de ces chiffres sur le clavier. Après le douzième, l'homme au microscope dit 'Terminé.'

L'homme à l'ordinateur introduisit alors une autre séquence, alluma deux interrupteurs et tourna la molette. La lumière LED verte s'alluma sur le panneau de contrôle.

Le jeune homme sourit et se tourna vers son instructeur.

« Armée et prête à être lancée, » dit-il. « Si dieu le veut. »

Jamal lui sourit en retour. Il n'était qu'un observateur ici – il était venu pour voir comment les recrues progressaient. C'étaient de vrais croyants et ils se préparaient à une probable mission suicide. Si les codes n'étaient pas introduits correctement, les ogives pouvaient tout simplement se désactiver

– elles pouvaient également s’auto-détruire, en projetant un nuage mortel de radiation et tuant tout le monde dans le quartier.

Personne ne savait exactement ce qui se passerait si des codes incorrects étaient introduits. Ce n’était que spéculation à ce sujet. Les Américains gardaient ça bien secret. Mais ça n’avait aucune importance. Ces jeunes hommes étaient prêts à mourir et c’était probablement ce qui allait se passer. Sans même tenir compte des codes, quand les États-Unis allaient se rendre compte que leurs précieuses ogives nucléaires avaient été volées, ils n’allaient pas répondre de manière tendre. Non. Ils allaient se lâcher, mettre le paquet et tout détruire sur leur passage.

Jamal hocha la tête et récita silencieusement une prière de remerciement. Ça avait été du boulot de mettre sur pied ce projet. Ils avaient les moudjahidines dont ils avaient besoin – mais il est vrai qu’il était assez facile de trouver de jeunes hommes prêts à mourir pour leur foi.

Les autres éléments de ce projet étaient plus compliqués. Ils allaient bientôt avoir les plateformes de lancement et les missiles – Jamal allait y veiller personnellement. Les codes avaient été promis et il était certain qu’ils allaient les recevoir comme prévu. Après ça, tout ce dont ils auraient besoin, c’étaient des ogives nucléaires.

Et si dieu le voulait, ils les auraient également très bientôt.

CHAPITRE TROIS

19 octobre

13h15 – Heure d'été de l'Est

Comté de Fairfax, Virginie – Banlieue de Washington DC

Luke avait payé un hélico pour les sortir, lui et Gunner, du canyon. Il s'était débrouillé pour leur trouver un nouveau vol et il avait roulé comme un dingue pour arriver à temps à l'aéroport de Phoenix. Pendant tout ce temps, il avait fait de son mieux pour esquiver les questions de Gunner, qui se demandait pourquoi ils avaient interrompu leurs vacances de manière aussi soudaine.

« Ta mère a juste envie que tu rentres. Tu lui manques et elle n'aime pas que tu rates autant de jours d'école. »

Assis sur le siège passager, Gunner n'avait pas du tout l'air de croire ce que son père lui disait. C'était un enfant intelligent. Il savait quand on lui mentait. Luke détestait *vraiment* l'idée que son fils sache pertinemment qu'il lui racontait des histoires.

« Je pensais que toi et maman, vous vous étiez mis d'accord avant qu'on parte. »

« Oui, c'est vrai, » dit Luke, en haussant les épaules. « Mais il y a eu du changement. Écoute, on en parlera dès qu'on arrive, OK ? »

« OK. »

Mais Luke voyait bien que ce n'était pas OK. Et ce serait bientôt encore pire.

Et maintenant, deux jours plus tard, il était assis là, sur le divan confortable du salon de son ancienne maison. Gunner était à l'école.

Luke regarda autour de lui. À une époque, lui et Becca avaient eu une vie agréable ici. C'était une maison magnifique, moderne, qui semblait tout droit sortie d'un magazine d'architecture. Le salon, avec ses grandes baies vitrées, ressemblait à une grande cage en verre. Il se rappela l'époque de Noël – assis dans ce magnifique salon, avec un sapin de Noël dans un coin, un feu dans la cheminée et la neige qui tombait autour d'eux. Il en avait vraiment un souvenir chaleureux.

Mais cette époque était révolue.

Becca s'affairait dans la maison. Elle rangeait, faisait les poussières et nettoyait un peu. À un moment donné, elle sortit l'aspirateur de l'armoire mais il lui échappa des mains. Elle n'allait vraiment pas bien, psychologiquement. Il avait essayé de la prendre dans ses bras quand il était arrivé, mais elle était restée de glace, les bras ballants.

« J'étais vraiment passée à autre chose, tu sais ? » dit-elle. « J'étais prête à tourner la page de notre relation et à avancer. J'ai même eu quelques rencards cet été, quand Gunner était avec toi. Pourquoi pas, après tout ? Je suis encore jeune, non ? »

Elle secoua la tête d'un air triste. Luke resta silencieux. Qu'est-ce qu'il aurait pu dire, de toute façon ?

« Tu veux savoir quelque chose, Luke ? Le premier rencard que j'ai eu, c'était avec un professeur, un type sympa qui m'a demandé ce que tu faisais dans la vie. Je lui ai dit la vérité. Oh, mon ex-mari se consacre à tuer des gens pour le gouvernement. Il était dans la Force Delta. Et tu sais ce qui est arrivé après ça ? Je vais te le dire. Il ne s'est rien passé. Ça a été la dernière fois que j'ai entendu parler de lui. Il a entendu le mot Force Delta et il a disparu. Tu fais peur aux gens, Luke. »

Luke haussa les épaules. « Pourquoi tu ne leur dis pas autre chose ? Ce n'est pas comme si... »

« C'est ce que je fais maintenant. Je dis aux gens que tu es avocat. »

Pendant une fraction de seconde, Luke se demanda ce que le mot 'gens' englobait. Est-ce qu'elle avait des rencards tous les jours ? Deux fois par jour ? Il secoua la tête. Ça ne le regardait pas, de toute façon. Tant qu'elle était en sécurité. Mais même comme ça... elle était occupée à mourir. Elle ne serait plus jamais en sécurité et il ne pouvait rien y faire.

Un long silence s'installa entre eux.

« Est-ce que tu aimerais avoir une seconde opinion ? »

Elle hocha la tête. Elle avait l'air à moitié hébétée, sous le choc, comme tous ces survivants de catastrophes que Luke avait vus tant de fois. Mais en même temps, elle avait l'air en pleine forme. Un peu plus mince que d'habitude, mais personne n'aurait pu deviner qu'elle avait un cancer.

C'est la chimio qui leur donne cet air malade. Et la moitié du temps, c'est également ça qui finit par les tuer.

« J'ai déjà eu une seconde opinion par l'un de mes anciens collègues. Je vais consulter une troisième fois début de la semaine. Si ça se confirme, je commencerai un traitement jeudi. »

« Est-ce qu'il est possible d'opérer ? » demanda Luke.

Elle secoua la tête. « C'est trop tard. Le cancer est partout... » Elle s'arrêta un moment de parler. « La chimio est la seule option. Et si ça ne marche pas, je peux essayer avec des traitements alternatifs... si je suis toujours vivante. »

Elle se remit à nouveau à pleurer. Elle était debout au milieu du salon, le visage enfoui dans ses mains, le corps secoué par les sanglots. Elle avait l'air d'une petite fille sans défense. Luke eut de la peine en la voyant dans cet état. Il avait très souvent côtoyé la mort au cours de sa vie, mais ça ? Il n'y était pas préparé. Ça ne pouvait pas être réel. Il se leva du divan et s'approcha d'elle. Il voulait essayer de la réconforter.

Elle le repoussa d'un geste violent.

« Surtout, ne me touche pas ! Reste loin de moi ! » Elle le regarda d'un air furieux. « C'est toi ! » hurla-t-elle. « Tu rends les gens malades ! Tu ne le vois pas ? Tu asphyxies les gens. Toi et toutes tes histoires de superhéros. »

Elle hocha la tête d'un côté à l'autre, en faisant semblant de l'imiter. « Oh, je suis désolé, chérie, » dit-elle, d'une voix qui se voulait masculine. « Il faut que je parte sauver le monde. Je ne sais pas si je serai encore vivant dans trois jours. Mais occupe-toi bien de notre fils, OK ? Je ne fais juste que mon devoir de patriote. »

Elle bouillonnait de rage. Puis sa voix revint lentement à la normale. « Tu fais ça parce que ça t'amuse, Luke. Tu fais ça parce que tu es quelqu'un d'irresponsable. Pour toi, il n'y a aucune conséquence. De toute façon, tu t'en fous de mourir. Et les autres n'ont qu'à se débrouiller pour gérer leur stress. »

Elle éclata en sanglots. « J'en ai vraiment terminé avec toi. Je ne veux plus te voir. » Elle lui fit un geste de la main. « Je suis sûre que tu n'as pas besoin que je te raccompagne. Alors, va-t'en. OK ? Pars et laisse-moi mourir en paix. »

Sur ces mots, elle quitta la pièce. Il y eut un moment de silence, puis il l'entendit pleurer dans la chambre à coucher.

Il resta un bon moment debout au milieu du salon, sans savoir quoi faire. Gunner allait rentrer de l'école dans deux heures. Ce n'était pas une bonne idée de le laisser seul avec Becca, mais en même temps, il n'avait pas trop le choix. Elle avait la garde de Gunner. Il n'avait qu'un droit de visite. S'il emmenait Gunner avec lui sans demander la permission à Becca, ce serait considéré comme un enlèvement.

Il soupira. Ce n'était pas comme si les questions légales avaient tendance à l'arrêter, normalement.

Luke était perdu. Il se sentait vidé de son énergie. Et ils n'avaient encore rien raconté à Gunner. Peut-être qu'il devrait appeler les parents de Becca et leur parler. C'est vrai que Becca s'était toujours occupée de toutes les questions domestiques quand ils étaient ensemble. Peut-être qu'elle avait raison à son sujet – il était beaucoup plus à l'aise à parcourir le monde et à jouer aux gendarmes et aux voleurs. Il savait que des gens se préoccupaient pour lui mais lui ne se sentait pas du tout tracassé. Quel genre de personne vivait ainsi ? Peut-être quelqu'un qui n'avait jamais grandi.

Sur la table basse devant le divan, son téléphone se mit à sonner. Il le regarda comme si c'était une sorte d'animal dangereux, une vipère prête à attaquer.

« Stone, » dit-il, en décrochant.

Il entendit une voix d'homme de l'autre côté de la ligne.

« Je vous passe la Présidente des États-Unis. »

Il leva les yeux et vit Becca dans l'embrasure de la porte. Apparemment, elle avait entendu son téléphone sonner. Elle était revenue pour écouter la conversation qui ne ferait que lui confirmer l'opinion qu'elle avait au sujet de lui. Pendant une fraction de seconde, il ressentit une véritable haine à son égard – elle allait finir par avoir raison. Jusque dans sa tombe, elle parviendrait à le crucifier.

Il entendit la voix de Susan Hopkins à l'autre bout du fil.

« Luke, vous êtes là ? »

« Bonjour, Susan. »

« Ça fait longtemps, agent Stone. Comment allez-vous ? »

« Je vais bien, » dit-il. « Et vous ? »

« Bien, » dit-elle, mais le ton de sa voix trahissait le contraire. « Écoutez, j'ai besoin de votre aide. »

« Susan... » commença-t-il à dire.

« Ça ne vous prendra qu'une journée, mais c'est vraiment très important. J'ai besoin de quelqu'un qui puisse régler ça rapidement et en toute discrétion. »

« C'est à quel sujet ? »

« Je ne peux pas en parler par téléphone, » dit-elle. « Est-ce que vous pouvez venir ? »

Il sentit ses épaules s'affaïsser.

« OK. »

« Vous pouvez arriver dans combien de temps ? »

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Gunner rentrerait de l'école dans une heure et demie. S'il voulait passer un peu de temps avec son fils, la réunion allait devoir attendre. Mais s'il allait à la réunion...

Il soupira.

« J'arriverai dès que possible. »

« OK. Je veillerai à ce qu'on vous amène directement auprès de moi. »

Il raccrocha et regarda Becca. Elle le fusillait du regard. Il y avait de la haine et de la rage dans ses yeux.

« Où est-ce que tu vas, Luke ? »

« Tu sais très bien où je vais. »

« Oh, tu ne vas pas rester pour passer un peu de temps avec ton fils et jouer au bon père de famille ? Quelle surprise ! Et moi qui pensais que... »

« Becca, arrête tout de suite, OK ? Je suis désolé que tu sois... »

« Tu n'auras jamais la garde de Gunner, Luke. Tu pars tout le temps en mission, n'est-ce pas ? Eh bien, tu sais quoi ? Je vais faire de toi *ma* mission personnelle. Tu ne le verras plus. Jusqu'à mon dernier souffle, je me battrai pour que ce soit le cas. Ce seront mes parents qui l'élèveront et tu n'auras plus le droit de le voir. Et tu sais pourquoi ? »

Luke se leva et se dirigea vers la porte d'entrée.

« Au revoir, Becca. »

« Je vais te dire pourquoi, Luke. Parce que mes parents sont riches ! Ils adorent Gunner. Et ils ne t'aiment pas. Tu penses vraiment avoir les moyens de tenir plus longtemps que mes parents devant les tribunaux ? On sait très bien que ce ne sera pas le cas. »

Il était presque sorti, mais il s'arrêta et se retourna vers elle.

« C'est vraiment ce que tu veux faire du temps qu'il te reste ? » dit-il. « C'est vraiment la personne que tu as envie d'être ? »

Elle le regarda droit dans les yeux.

« Oui. »

Il secoua la tête.

Il ne la reconnaissait pas et il se demanda s'il l'avait vraiment connue un jour.

Et sur ces mots, il sortit.

CHAPITRE QUATRE

23h50 – Heure d'Europe orientale (17h50 – heure d'été de l'Est)

Alexandroupoli, Grèce

Ils se trouvaient à cinquante kilomètres de la frontière turque. L'homme consulta sa montre. Il était presque minuit.

Ce sera pour bientôt.

Il s'appelait Brown. C'était un nom qui n'en était pas un. Le nom parfait pour quelqu'un qui avait disparu depuis longtemps. Brown était une ombre. Une grosse cicatrice lui traversait la joue gauche – une balle qu'il avait évitée de justesse. Il avait une coupe à la brosse. Il était grand et fort. Les traits durs de son visage trahissaient une vie entière passée dans les forces spéciales.

À une époque, Brown avait été connu sous un autre nom – son vrai nom. Mais au fil du temps, il en avait changé. Il en avait eu tellement qu'il ne se souvenait plus de tous les noms qu'il avait portés. Mais ce dernier nom était celui qu'il préférait : Brown. Sans aucun prénom. Juste Brown. C'était suffisant. C'était un nom évocateur. Ça lui faisait penser à des choses mortes. Aux feuilles mortes d'automne, aux arbres calcinés après un essai nucléaire, aux yeux vides de tous ceux qu'il avait tués au cours de sa vie.

Brown était en cavale. Il s'était mis dans de sales draps il y a environ six mois, en faisant un boulot qu'on ne lui avait pas vraiment bien expliqué. Il avait dû quitter précipitamment son pays et passer dans la clandestinité. Mais maintenant, après une période d'incertitude, il était à nouveau actif. Et comme toujours, il y avait du boulot à revendre, surtout pour un homme qui avait sa capacité pour rebondir.

Il se trouvait actuellement devant un entrepôt, dans une zone délabrée du port de cette ville maritime. L'entrepôt était entouré de hautes clôtures, surmontées de fil barbelé, mais le portail d'entrée était ouvert. Une brise fraîche venait de la mer méditerranée.

Il était accompagné de deux hommes, qui portaient tous les deux des vestes en cuir et des mitraillettes Uzi attachées à l'épaule. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, à part le fait que l'un d'entre eux s'était complètement rasé le crâne.

Il vit des phares s'approcher dans la rue.

« Restez vigilants, » dit Brown. « Les combattants arrivent. »

Une petite camionnette remontait le boulevard. Sur le côté du véhicule, il y avait une grande image représentant des oranges. L'une d'entre elles était coupée en deux, pour montrer l'intérieur du fruit. Il y avait également une inscription en grec, probablement le nom de l'entreprise, mais Brown ne savait pas lire le grec.

La camionnette arriva devant le portail et entra directement dans la cour. L'un des hommes de Brown alla refermer le portail, avant de le verrouiller à l'aide d'un énorme cadenas.

Dès que la camionnette fut arrêtée, deux hommes sortirent de la cabine avant. La porte arrière s'ouvrit et trois autres hommes en sortirent également. Ils étaient basanés, probablement des Arabes, mais rasés de près. Ils portaient un jean, de légers coupe-vent et des baskets.

L'un des hommes portait deux grands sacs en toile sur le dos. Ses épaules s'affaissaient sous leur poids. Trois des hommes portaient des Uzis.

On a des Uzis, ils ont des Uzis. Ça ne va pas rigoler.

Le cinquième homme, le chauffeur de la camionnette, avait les mains vides. Il s'approcha de Brown. Il avait des yeux bleus et une peau très foncée. Ses cheveux étaient noirs de jais. La combinaison de ses yeux bleus avec sa peau sombre lui donnait un air presque irréel.

Les deux hommes se serrèrent la main.

« Jamal, » dit Brown. « Je pensais t'avoir dit de ne venir qu'avec trois hommes. »

Jamal haussa les épaules. « J'avais besoin de quelqu'un pour porter l'argent. Et puis moi, je ne compte pas vraiment, n'est-ce pas ? Alors j'en ai bien amené trois. Trois hommes armés. »

Brown secoua la tête et sourit. Ça n'avait pas vraiment d'importance le nombre d'hommes que Jamal amenait. Les deux hommes qui accompagnaient Brown auraient facilement pu descendre un car entier d'hommes armés.

« OK, allons-y, » dit Brown. « Les véhicules sont à l'intérieur. »

L'un des hommes de Brown – qui se faisait appeler monsieur Jones – sortit de sa poche une télécommande et les portes du garage de l'entrepôt se mirent lentement à s'ouvrir. Les huit hommes entrèrent dans l'énorme espace. À l'intérieur, deux énormes véhicules étaient recouverts d'une épaisse bâche verte. Brown s'approcha du premier et retira la moitié de la bâche d'un geste sec, révélant l'avant du véhicule.

« Voilà ! » dit-il. Sous la bâche, se trouvait un semi-remorque, peint en vert, en marron et en brun. Jones alla retirer la bâche vers l'arrière du véhicule, où se trouvait une plateforme de lancement de missiles à quatre cylindres. Les deux parties du semi-remorque étaient séparées et indépendantes l'une de l'autre, mais elles étaient rattachées par un système hydraulique au centre.

C'étaient des tracteurs-érecteurs-lanceurs, ou TEL, des reliques de la guerre froide, des postes mobiles d'attaque que l'OTAN avait utilisés pour cibler l'ancienne Union Soviétique. Ces dispositifs de lancement étaient prévus pour lancer des modèles réduits du missile de croisière Tomahawk, qui pouvaient être équipés de petites ogives thermonucléaires. Ces armes étaient conçues pour des frappes nucléaires tactiques limitées dans l'espace – pour détruire par exemple une ville de taille moyenne ou une base militaire, sans pour autant créer une véritable destruction massive. Mais bien entendu, une fois que des ogives nucléaires étaient lancées, il n'y avait plus aucune certitude.

Ce système de lancement de missiles était autrefois appelé le 'Griffon', en référence à la créature mythique de l'Antiquité qui avait les pattes et le corps d'un lion, mais les ailes, la tête et les serres d'un aigle – et qui protégeait les dieux.

Ce système de lancement avait été démantelé en 1991 et toutes les unités étaient censées avoir été détruites. Mais il en restait encore quelques-unes. Il y avait *toujours* des armes cachées quelque part. Brown n'avait jamais entendu parler d'un missile ou d'un système d'armement qui ait été entièrement démantelé – il y avait trop d'argent à se faire en les 'égarant' et en leur trouvant un nouveau propriétaire.

Et c'est ainsi que deux de ces plateformes mobiles étaient restées tout ce temps dans un entrepôt d'une ville portuaire grecque, très près de la Turquie, et à moins d'un kilomètre des docks. À l'intérieur de chacun des cylindres de lancement, était lové un missile Tomahawk. Ils étaient tous opérationnels, ou susceptibles de le devenir avec un peu de tendresse et d'amour.

Ces véhicules n'attendaient plus qu'à être sortis de l'entrepôt et chargés sur un navire pour une destination inconnue. C'étaient des armes conventionnelles, c'est vrai, mais il y avait sûrement encore des ogives nucléaires quelque part pour équiper ces missiles.

Mais ce n'était pas le boulot de Brown de trouver des têtes nucléaires. C'était le problème de Jamal. C'était un type capable et il devait sûrement déjà savoir où il allait se les procurer. Brown ne savait pas trop quoi en penser. Jamal jouait un jeu très dangereux.

« Magnifique, » dit Jamal.

« Dieu est grand, » dit l'un de ses hommes.

Brown fit la grimace. Il n'aimait pas beaucoup la religion. Et 'magnifique' n'était certainement pas le terme qu'il aurait choisi. Ces véhicules étaient deux des machines de guerre les plus moches que Brown ait jamais vues. Mais elles pouvaient faire des dégâts – ça, c'était sûr.

« Ça te plaît ? » demanda Brown à Jamal.

Jamal hocha la tête. « Oui, beaucoup. »

« Alors, voyons voir l'argent. »

L'homme qui portait les deux sacs en toile s'approcha. Il laissa tomber les sacs sur le sol de l'entrepôt, avant de s'agenouiller pour les ouvrir.

« Un million de dollars cash dans chaque sac, » dit Jamal.

Brown fit un geste de la tête à l'un de ses hommes, celui au crâne rasé.

« Monsieur Clean, allez contrôler. »

Clean s'agenouilla près des sacs. Il prit au hasard quelques liasses entourées d'un élastique dans chacun d'entre eux. Il sortit un petit scanner numérique de sa poche et prit plusieurs billets dans chacune des liasses. Il alluma la lumière UV du scanner et plaça les billets l'un après l'autre sur la fenêtre du scanner, pour y contrôler la présence d'une bande de sécurité. Puis il fit passer un crayon optique sur chaque billet, pour vérifier les filigranes. C'était un processus assez long et fastidieux.

Pendant que Clean s'attelait à sa tâche, Brown glissa une main à l'intérieur de sa veste pour toucher le canon de son arme. Il regarda Jones, qui acquiesça d'un geste de la tête. Si quelque chose devait arriver, ce serait maintenant. Mais la gestuelle des Arabes n'avait pas changé – ils se contentaient d'observer d'un air impassible. Brown prit ça pour un bon signe. Ils étaient *vraiment* là pour acheter les véhicules de lancement.

Monsieur Clean laissa tomber une liasse de billets sur le sol. « C'est bon. » Il prit une autre liasse et se mit à en vérifier les billets à l'aide de son appareil. Quelques minutes s'écoulèrent.

« C'est bon. » Il laissa tomber cette liasse au sol et en prit une autre. Les hommes continuaient à attendre en silence.

« C'est bon aussi. » Il continua à vérifier les liasses suivantes.

Après un moment, ça devint vraiment ennuyeux. L'argent était bien réel, apparemment. Brown se retourna vers Jamal.

« OK, je te crois. Ça fait bien deux millions. »

Jamal haussa les épaules. Il ouvrit sa veste et en sortit une grande pochette en velours. « Deux millions cash et deux millions en diamants, comme prévu. »

« Clean, » dit Brown.

Monsieur Clean se mit debout et prit la pochette. Clean était l'expert en argent et en objets précieux. Il sortit un autre appareil électronique de sa poche – un petit carré noir avec une pointe d'aiguille. L'appareil était équipé de lumières sur le côté et il servait à tester la dispersion de la chaleur et la conductibilité électrique des pierres.

Clean sortit une pierre après l'autre de la pochette et appuya délicatement la pointe d'aiguille sur chacune d'entre elles. À chaque fois qu'il en touchait une, un timbre chaleureux se faisait entendre. Il en avait déjà vérifié une douzaine avant que Brown lui adresse à nouveau la parole.

« Clean ? »

Clean regarda Brown et lui sourit.

« Pour l'instant, elles sont toutes bonnes, » dit-il. « Ce sont toutes des diamants. »

Il en testa une autre, puis encore une autre. Et ainsi de suite.

Brown se tourna vers Jamal, qui faisait déjà signe à ses hommes de retirer les bâches et de monter à bord des véhicules.

« Ça a été un plaisir de faire des affaires avec vous, Jamal. »

Jamal le regarda à peine. « De même. » Toute son attention était concentrée sur ses hommes et sur les véhicules. L'étape suivante de leur voyage avait déjà commencé. Faire entrer deux plateformes de lancement de missile nucléaire au Moyen-Orient ne devait pas être une mince affaire.

Brown leva le bras. « Hé, Jamal ! »

L'homme mince se retourna dans sa direction et eut un geste impatient de la main. « Quoi ? »

« Si vous vous faites prendre avec ces trucs... »

Jamal sourit, cette fois-ci. « Je sais. On ne s'est jamais rencontré. » Il se retourna et se dirigea vers le véhicule qui se trouvait le plus près de lui.

Brown se tourna vers monsieur Jones et monsieur Clean. Jones avait un genou à terre et il remettait les liasses de billet dans les sacs en toile. Clean était toujours occupé à tester les diamants. Il les manipulait l'un après l'autre, en tenant toujours son appareil en main.

C'était vraiment le jackpot. Les choses s'améliorèrent finalement, après le fiasco qui avait forcé Brown à quitter son propre pays. Il sourit.

Et tout ça en une journée de travail.

Mais il y avait tout de même quelque chose qui dérangeait Brown dans tout ça. Ses hommes n'étaient pas assez attentifs – ils étaient distraits par tout cet argent. Ils avaient baissé leur garde. Et lui aussi. Dans une toute autre situation, ça aurait pu mal tourner. Car tout le monde n'était pas aussi fiable que Jamal.

Il se retourna pour regarder à nouveau les Arabes.

Jamal était debout à côté du véhicule et il tenait une Uzi en main. Deux de ses hommes se tenaient à côté de lui et ils pointaient le canon de leur arme sur Brown et ses hommes.

Jamal sourit.

« Clean ! » hurla Brown.

Jamal se mit à tirer et ses hommes en firent de même. Brown entendit les rafales venant des mitraillettes et il eut l'impression d'être aspergé par une lance d'incendie. Il sentit les balles le transpercer de part en part et son corps entra dans une sorte de transe contre laquelle il lutta, mais en vain. C'était comme si les balles le maintenaient debout, le faisant se trémousser sur place.

Pendant un instant, il perdit connaissance. Un voile noir lui couvrit les yeux. Puis il se retrouva couché sur le dos, sur le sol en béton de l'entrepôt. Il sentit le sang couler de son corps. Le sol commençait à être humide et une flaque de sang commençait à se former. Il ressentit une vive douleur.

Il regarda en direction de monsieur Clean et de monsieur Jones. Ils étaient tous les deux morts, le corps criblé de balles. Seul Brown était encore vivant.

Il se rendit compte qu'il avait toujours été un survivant. Il avait toujours fini par s'en sortir. Après plus de deux décennies de combat, il était hors de question qu'il meure maintenant et de cette manière. C'était impossible. Il était trop bon dans ce qu'il faisait. Tellement d'hommes avaient essayé de le tuer et ils avaient toujours échoué. Sa vie n'allait pas se terminer de cette façon.

Il essaya de mettre la main à l'intérieur de sa veste pour prendre son arme, mais son bras lui répondit à peine. Puis il remarqua que, malgré la douleur, il ne sentait plus ses jambes.

Il ressentit une douleur intense au niveau de l'abdomen, à l'endroit où il avait été touché. Il avait également une douleur à l'arrière du crâne, à l'endroit où il avait violemment heurté le sol. Il souleva légèrement la tête pour regarder ses pieds. Ses jambes étaient toujours bien là et attachées à son corps – mais il ne les sentait plus.

Les balles m'ont sectionné la colonne vertébrale.

Cette pensée l'horrifia. Il imagina à quoi allait ressembler son avenir – se retrouver dans une chaise roulante, essayer de se hisser sur le siège conducteur de sa voiture pour handicapés, vider la poche de stomie qui drainait les selles de son système digestif.

Non. Il secoua la tête. Ce n'était pas le moment de penser à ça. Il devait agir. L'arme de Clean devait se trouver quelque part au-dessus de sa tête. Il tendit le bras, en ressentant une vive douleur en le faisant, mais il ne trouva rien. Il se mit à ramper vers le haut, en traînant ses jambes derrière lui.

Quelque chose attira son regard. Il leva les yeux et il vit Jamal, qui fanfaronnait en le regardant. Le connard avait même un sourire aux lèvres.

En s'approchant, il leva le canon de son arme, qu'il pointa sur Brown. Deux des ses hommes se trouvaient à ses côtés.

« N'essaye pas de faire quoi que ce soit, Brown. Contente-toi de rester tranquille. »

Les hommes de Jamal prirent les deux sacs en toile avec l'argent et la pochette contenant les diamants. Puis ils retournèrent vers les véhicules et grimpèrent dans la cabine du véhicule de tête.

Les phares s'allumèrent. Brown entendit le moteur démarrer et il vit une fumée noire sortir de la cheminée qui se trouvait du côté conducteur.

« Je t'aime bien, » dit Jamal. « Mais les affaires sont les affaires, tu comprends ? Sur ce coup-ci, on ne laisse rien derrière nous. Désolé... vraiment. »

Brown essaya de dire quelque chose, mais il semblait ne plus avoir de voix. Seuls des gargouillements sortirent de sa bouche.

Jamal leva à nouveau le canon de son arme.

« Tu veux que je te laisse une minute pour prier ? »

Brown faillit se mettre à rire. Il secoua la tête. « Tu sais quoi, Jamal ? Tu me fais rire. Ta religion, c'est de la foutaise. Si je veux prier ? Prier qui ? Dieu n'existe pas et tu t'en rendras compte dès que tu... »

Brown vit un éclair sortir du canon de la mitraillette et il se retrouva allongé sur le dos, les yeux écarquillés et rivés sur le plafond de l'entrepôt.

CHAPITRE CINQ

21h45 – Heure avancée des Rocheuses (23h45 – heure d'été de l'Est) Prison fédérale ADX Florence (Supermax) – Florence, Colorado

« On y est, » dit le gardien. « Bienvenue dans notre petit nid douillet. »

Luke traversait les couloirs de la prison la plus sécurisée des États-Unis. Deux gardiens corpulents en uniforme brun le flanquaient de chaque côté. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, avec leur coupe militaire à la brosse, leurs épaules et leurs bras massifs, et leur abdomen protubérant. Leurs corps raides et lourds s'avançaient comme des joueurs de ligne qui n'auraient plus joué au football depuis quelques temps.

Ils n'avaient pas spécialement l'air en forme au sens traditionnel du terme, mais ils avaient la taille parfaite pour leur boulot. Au corps-à-corps, ils pouvaient appliquer suffisamment de force sur les prisonniers récalcitrants.

Le bruit de leurs pas résonnait sur le sol en pierre. Ils passèrent devant des dizaines de portes fermées de cellules. Les portes étaient en acier et elles avaient une ouverture étroite sur le bas, comme une fente de boîte aux lettres, à travers laquelle les gardiens faisaient glisser les repas aux prisonniers. Elles avaient également deux petites fenêtres en acier trempé qui faisaient face au couloir.

Quelque part dans le couloir, un homme hurlait. On aurait dit un cri d'agonie, qui continuait encore et encore, sans avoir l'air de jamais s'arrêter. C'était le soir et ce serait bientôt l'extinction des feux, et le hurlement de cet homme donnait la chair de poule. Luke crut discerner des mots au milieu des cris.

Il regarda l'un des gardiens.

« Il va bien, » dit le gardien. « Vraiment. Il n'a mal nulle part. Il se contente juste de hurler. »

L'autre gardien intervint. « La solitude leur fait parfois perdre un peu la tête. »

« La solitude ? » dit Luke. « Vous voulez dire l'isolement ? »

Le gardien haussa les épaules. « Oui. » Ce n'était qu'une question de sémantique pour lui. Après son boulot, il rentrait chez lui. Il mangeait au Denny's du coin et bavardait avec les habitués. Il avait une alliance à la main gauche. Il devait avoir une femme et probablement des enfants. Il avait une vie en-dehors de ces murs. Mais les prisonniers ? Pas vraiment.

Luke savait que quelques criminels célèbres avaient fait un séjour ici. Le Unabomber Ted Kaczynski y était actuellement incarcéré, tout comme Dzhokhar Tsarnaev, l'un des deux terroristes du marathon de Boston. Le mafioso John Gotti avait vécu ici pendant des années, ainsi que son violent homme de main, Sammy 'The Bull' Gravano.

C'était une infraction aux normes de sécurité de laisser entrer Luke au-delà du parloir, mais on était de toute façon en-dehors des heures de visite et il s'agissait d'un cas spécial. Un prisonnier avait des informations importantes à donner mais il insistait pour parler personnellement à Luke – et pas par téléphone à travers une vitre épaisse, mais face à face, dans sa cellule. C'était la Présidente des États-Unis elle-même qui avait demandé à Luke d'accepter cette entrevue.

Ils s'arrêtèrent devant une porte blanche qui ressemblait à toutes les autres. Luke sentit son cœur s'arrêter. Il était un peu nerveux. Il ne chercha pas à apercevoir l'homme à travers les minuscules fenêtres. Il ne voulait pas le voir comme ça, enfermé dans une cellule. Il voulait qu'il soit plus grand que nature, qu'il reste légendaire.

« C'est mon devoir de vous informer, » dit l'un des gardiens, « que les détenus de cette prison sont considérés parmi les plus violents et les plus dangereux actuellement incarcérés dans le système pénitentiaire des États-Unis. Si vous choisissez d'entrer dans cette cellule, vous déclinez... »

Luke leva la main. « Épargnez-vous le discours. Je connais les risques. »

Le gardien haussa à nouveau les épaules. « Comme vous voudrez. »

« Je voudrais également que cette conversation ne soit pas enregistrée, » dit Luke.

« Il y a des caméras de surveillance qui filment l'intérieur des cellules vingt-quatre heures sur vingt-quatre, » dit le gardien. « Mais il n'y a pas de son. »

Luke hocha la tête. Il n'en croyait pas un mot. « OK. Je crierai si j'ai besoin d'aide. »

Le gardien sourit. « On ne vous entendra pas. »

« Alors j'agiterai frénétiquement les mains. »

Les deux gardiens se mirent à rire. « Je serai au bout du couloir, » dit l'un d'entre eux. « Cognez à la porte quand vous aurez envie de sortir. »

Un bruit de serrure se fit entendre et la porte se mit lentement à s'ouvrir. Apparemment, il y avait bien quelqu'un qui les observait quelque part.

La porte s'ouvrit sur une cellule sombre et minuscule. La première chose que Luke remarqua, ce fut la toilette en métal. Il y avait un robinet au-dessus. C'était une combinaison étrange mais plutôt logique, finalement. Tout le reste était en pierre. Un étroit bureau en pierre s'étendait depuis le mur et un tabouret rond surgissait du sol juste devant lui.

Sur le bureau, il y avait plusieurs feuilles de papier, quelques livres et quatre ou cinq gros crayons. Tout comme le bureau, le lit était étroit et fait en pierre. Un fin matelas y était posé, avec une couverture verte qui semblait être en laine. Il y avait une étroite fenêtre dans le mur du fond, encadrée de vert, qui faisait peut-être soixante centimètres de haut et quinze centimètres de large. Il faisait noir à l'extérieur, à l'exception d'une lumière jaune provenant d'une lampe fixée au mur extérieur et qui projetait une lueur blafarde à l'intérieur de la cellule. Il n'y avait aucun moyen de couvrir la fenêtre.

Le prisonnier portait une combinaison orange et leur tournait le dos.

« Morris, » dit le gardien. « Voici votre visiteur. Faites-moi le plaisir de ne pas le tuer. »

Don Morris, ancien colonel de l'armée des États-Unis et commandant de la Force Delta, fondateur et ancien dirigeant de l'équipe d'intervention spéciale du FBI, se retourna lentement. Son visage était plus ridé qu'avant et ses cheveux poivre et sel étaient devenus entièrement gris. Mais il avait toujours ce regard profond et acéré. Ses bras, ses jambes et ses épaules avaient toujours l'air aussi solides.

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

« Luke, » dit-il. « Merci d'être venu. Bienvenue chez moi. Huit mètres carrés, plus ou moins deux mètres sur quatre. »

« Salut, Don, » dit Luke. « J'adore ce que tu as fait de cet endroit. »

« C'est votre dernière chance de changer d'avis, » dit l'un des gardiens derrière lui.

Luke secoua la tête. « Je pense que ça va aller. »

Don regarda les gardiens. « Vous savez qui est cet homme, n'est-ce pas ? »

« Oui. »

« Alors j'imagine, » dit Don, « que vous devez savoir le peu de danger que je représente pour lui. »

La porte se referma. Ils restèrent silencieux un moment, en s'observant d'un côté à l'autre de la cellule. Luke ressentit une sorte de nostalgie. Don avait été son supérieur et son mentor au sein de la Force Delta. Quand Don avait fondé l'équipe d'intervention spéciale, il avait recruté Luke comme son premier agent. À bien des égards, et pendant plus de dix ans, Don avait été comme un père pour lui.

Mais plus maintenant. Don avait été l'un des conspirateurs dans le complot qui avait mené à l'assassinat du Président des États-Unis, en vue de prendre le pouvoir. Il avait été complice dans l'enlèvement de la femme et du fils de Luke. Il savait à l'avance qu'un attentat allait avoir lieu, un attentat qui avait tué plus de trois cents personnes à Mount Weather. Don risquait la peine de mort et aux yeux de Luke, il la méritait amplement.

Les deux hommes se serrèrent la main et pendant une fraction de seconde, Don posa la main sur l'épaule de Luke. C'était un geste bizarre venant d'un homme qui n'était plus habitué au contact

humain. Luke savait que les prisonniers Supermax avaient rarement l'occasion d'avoir des interactions entre eux.

« Merci pour toutes les visites que tu m'as faites et toutes les lettres que tu m'as envoyées, » dit Don. « Ça a été un véritable réconfort de savoir que mon bien-être était une telle priorité à tes yeux. »

Luke secoua la tête. Il faillit sourire. « Don, jusqu'à hier après-midi, je ne savais même pas où on t'avait enfermé. Et je n'en avais rien à cirer. Ça aurait tout aussi bien pu être au fond d'un trou. »

Don hocha la tête. « Ils peuvent faire ce qu'ils veulent de toi, une fois que tu as perdu la partie. »

« Amplement mérité, dans ton cas. »

Don fit un geste en direction du tabouret en pierre qui sortait du sol, tel un champignon. « Tu veux t'asseoir ? »

« Non, merci. Je préfère rester debout. »

Don regarda Luke, en penchant légèrement la tête sur le côté. « Je n'ai pas grand-chose à offrir en termes d'hospitalité, Luke. C'est tout ce que j'ai. »

« Et pourquoi est-ce que j'accepterais ton hospitalité, Don ? »

Don continua à fixer Luke du regard. « Tu rigoles, n'est-ce pas ? En souvenir du bon vieux temps, par exemple. Pour me remercier de t'avoir guidé au sein de la Force Delta et de t'avoir offert ton boulot actuel. Des raisons, il y en a plein. »

« C'est ça, le problème, Don. Quand je pense à toi, je revois surtout l'image de mon fils et de ma femme que tu avais kidnappés. »

Don leva les mains. « Je n'ai rien eu à voir avec ça. Je te le promets. Si ça n'avait tenu qu'à moi, aucun mal n'aurait été fait à Gunner et à Becca. Je les considère comme ma propre famille. Je t'ai prévenu parce que je voulais les *protéger*, Luke. J'ai découvert ce qui s'était passé après que ce soit arrivé. Je suis vraiment désolé. Il n'y a rien au cours de ma longue carrière que je ne regrette plus. »

Luke observa Don, sa gestuelle, son regard, en cherchant... quelque chose. Est-ce qu'il mentait ? Est-ce qu'il disait la vérité ? Qu'était devenu cet homme que Luke avait un jour aimé ?

Luke soupira. Il allait accepter son hospitalité. Il allait lui accorder ce plaisir, même s'il finirait par se demander pendant toute la soirée pourquoi il l'avait fait.

Il s'assit sur le tabouret en pierre et Don prit place sur le lit. Ils restèrent silencieux pendant un long moment.

« Comment se porte l'équipe d'intervention spéciale ? » finit par dire Don. « J'imagine qu'ils t'ont nommé directeur de l'équipe ? »

« Ils me l'ont proposé mais j'ai refusé. L'équipe d'intervention spéciale n'existe plus. Elle a été démantelée. La plupart des agents ont intégré d'autres départements au sein du FBI. Ed Newsam fait maintenant partie de l'équipe de libération d'otages. Mark Swann est allé à la NSA. Je suis toujours en contact avec eux et je fais parfois appel à eux pour certaines missions. »

Pendant une fraction de seconde, Luke vit une légère tristesse dans le regard de Don. Son bébé, l'équipe d'intervention spéciale du FBI, la culmination du travail de toute une vie, avait été démantelée. Est-ce qu'il le savait ? Luke supposait que non.

« Trudy Wellington a disparu, » dit Luke.

Quelque chose d'autre apparut dans les yeux de Don mais cette fois-ci, il ne chercha pas à le cacher. Et ça voulait dire qu'il voulait que Luke le remarque. Luke ne savait pas si c'était une émotion ou le souvenir d'un fait en particulier. Il était assez bon pour cerner les gens, mais Don était un ancien espion. Son esprit et son cœur étaient des livres scellés.

« Est-ce que par hasard tu saurais quelque chose à ce sujet, Don ? »

Don haussa les épaules, en souriant à moitié. « La Trudy que je connaissais était très intelligente. Elle restait à l'écoute. Peut-être qu'elle a entendu un grondement lointain qui ne lui plaisait pas et qu'elle a préféré s'enfuir avant que ça se rapproche. »

« Est-ce que tu lui as parlé ? »

Don resta silencieux.

« Don, ça ne sert à rien de penser que tu peux rester évasif sur certaines questions. Il me suffit de passer un appel et je saurai à qui tu as parlé, qui t'a écrit et le contenu des lettres. Tu n'as aucune vie privée. Est-ce que tu as parlé à Trudy, oui ou non ? »

« Oui, je lui ai parlé. »

« Et qu'est-ce que tu lui as dit ? » dit Luke.

« Je lui ai dit que sa vie était en danger. »

« Sur base de quoi ? »

Don leva un instant les yeux vers le plafond. « Luke, tu sais certaines choses mais il y en a d'autres que tu ignores complètement. C'est probablement l'une de tes rares lacunes. Ce que tu ne sais pas, parce que tu ne t'impliques pas en politique, c'est qu'il y a une guerre silencieuse qui a lieu depuis six mois dans l'ombre. L'attaque au Mont Weather ? De nombreuses personnalités de premier plan sont mortes cette nuit-là. Mais beaucoup de personnalités de second plan sont mortes depuis lors. Au moins autant que ceux qui sont morts dans l'attaque. Trudy n'était pas impliquée dans le complot contre Thomas Hayes, mais tout le monde n'en est pas persuadé. Il y a des gens qui cherchent encore à se venger. »

« Alors elle s'est enfuie sur base de tes dires ? »

« Oui, je pense que oui. »

« Est-ce que tu sais où elle est ? »

Don haussa les épaules. « Si je le savais, je ne te le dirais pas. Si elle veut un jour que tu saches où elle se trouve, je suis sûr qu'elle te le dira. »

Luke eut envie de lui demander si elle allait bien, mais il savait que ce n'était pas une bonne idée. Il ne voulait pas donner à Don ce genre de pouvoir sur lui – c'était exactement ce qu'il voulait. Il laissa plutôt le silence se réinstaller entre eux. Les deux hommes restèrent assis dans l'espace minuscule, en se fixant du regard. Ce fut finalement Don qui rompit le silence.

« Alors pour qui est-ce que tu travailles, si tu ne travailles plus pour l'équipe d'intervention spéciale ? J'ai du mal à imaginer Luke Stone rester très longtemps inactif. »

Luke haussa les épaules. « Je travaille en freelance, mais je n'ai qu'un seul client. Je travaille directement pour la Présidente, les rares fois où elle m'appelle. Comme elle l'a fait aujourd'hui, en me demandant de venir te voir. »

Don sourcilla. « En freelance ? Est-ce qu'ils te payent toujours le même salaire, avec des indemnités ? »

« Ils m'ont augmenté, » dit Luke. « En fait, je crois qu'ils m'ont donné ton ancien salaire. »

« Encore des dépenses inutiles, » dit Don, en secouant la tête. « En même temps, je trouve que ça te va plutôt bien. Tu n'as jamais été du genre à travailler du lundi au vendredi. »

Luke resta silencieux. De là où il était assis, il pouvait voir la vue qu'offrait la fenêtre – sur le mur d'une autre aile du bâtiment, avec un petit morceau de ciel nocturne au-dessus.

L'établissement se trouvait dans les Rocheuses – quand Luke était arrivé tout à l'heure, au-delà des tours de guet, du béton et du fil barbelé, il avait été frappé par la vue sur les sommets qui entouraient l'endroit. L'air était frais et il y avait un peu de neige au sommet des montagnes. Même de nuit, l'endroit était magnifique.

Mais les prisonniers ne le verraient jamais. Luke était certain que toutes les cellules de cette prison avaient la même vue sur un mur.

« Qu'est-ce que tu veux, Don ? Susan m'a dit que tu avais des informations importantes mais que tu ne les partagerais qu'avec moi. J'ai une vie un peu mouvementée ces derniers temps, mais je suis venu jusqu'ici parce que c'est mon devoir. Mais vu ton contexte actuel, je me demande vraiment comment tu as pu obtenir ce genre d'informations ... »

Don sourit. Mais son regard n'avait absolument rien à voir avec l'émotion que son sourire essayait de transmettre. On aurait dit les yeux d'un alien ou d'un lézard. Il n'y avait aucune empathie

dans son regard. C'étaient les yeux d'un être qui pouvait tout aussi bien vous dévorer ou vous fuir, mais qui ne ressentirait rien en le faisant.

« Il y a des hommes très intelligents enfermés ici, » dit-il. « Tu n'imagines pas la complexité du système de communication parmi les détenus. J'adorerais t'en parler davantage – je pense que ça te fascinerait – mais je ne veux pas mettre le système en péril ou me mettre en danger. Mais je vais tout de même te donner un exemple de ce dont je veux parler. Est-ce que tu as entendu l'homme qui hurlait tout à l'heure ? »

« Oui, » dit Luke. « Je n'ai pas bien compris pourquoi. Les gardiens m'ont dit qu'il avait perdu la tête... » Il s'arrêta de parler.

Mais oui, bien sûr. L'homme avait dit quelque chose, quand on savait comment écouter.

« C'est ça, » dit Don. « Je l'appelle le crieur public. Il n'est pas le seul et ce n'est pas le seul moyen utilisé. Loin de là. »

« Alors qu'est-ce que tu as entendu ? » dit Luke.

« Il y a une attaque qui se prépare, » dit Don, en baissant la voix. « Comme tu le sais, beaucoup des hommes incarcérés ici ont des liens avec des réseaux terroristes. Ils ont leurs propres moyens de communication. Ce que j'ai entendu, c'est qu'il y a un groupe en Belgique qui cherche à s'emparer d'anciennes ogives nucléaires qui sont stockées dans le pays. Les ogives se trouvent sur une base de l'OTAN en Belgique et elles ne sont pas sous haute surveillance. C'est plutôt le contraire. Les terroristes, je ne sais pas qui exactement, vont essayer de voler une ogive, ou peut-être un missile, et peut-être pas qu'un seul. »

Luke réfléchit pendant un instant. « Mais à quoi ça leur servirait ? Sans les codes, les ogives ne sont pas opérationnelles. Ils doivent le savoir. Ils risqueraient leur vie pour quelque chose d'inutile. »

« Je suppose qu'ils ont les codes, » dit Don. « Soit ils ont accès aux codes eux-mêmes, soit ils ont découvert un moyen de les générer. »

Luke le regarda. « Il est impossible qu'ils lancent une ogive nucléaire. Sans le dispositif approprié, ils ne généreront jamais l'énergie nécessaire pour la faire exploser. »

Don haussa les épaules. « Crois ce que tu veux croire, Luke. Je me contente de te dire ce que j'ai entendu. »

« C'est tout ? » dit Luke.

« Oui, c'est tout. »

« Pourquoi as-tu choisi de nous en parler ? Si quelqu'un apprend que tu nous as raconté les secrets que tu as entendus ici... eh bien, je pense que communiquer n'est pas la seule chose que ces types peuvent faire. »

Une expression de colère envahit soudain le visage de Don. Ses traits se durcirent et il regarda Luke d'un air rageur. Il prit ensuite une profonde inspiration pour essayer de se calmer.

« Pourquoi est-ce que je ne vous ferais pas part des informations dont je dispose ? J'ai bien peur que tu ne m'aies pas bien compris, Luke. Je suis un patriote, tout autant que toi, si pas plus. Je risquais déjà ma vie pour ma patrie avant même que tu sois né. J'ai fait ce que j'ai fait parce que j'aime mon pays, et pour aucune autre raison. Certains pensent que ce n'était pas la chose à faire et c'est pour ça que je suis là. Mais ne t'avise surtout pas de mettre ma loyauté en doute, ni mon courage. Il n'y a pas un homme dans cette prison qui me fait peur, toi y compris. »

Luke était toujours sceptique. « Et tu ne veux rien en retour ? »

Don resta silencieux pendant un long moment. Il fit un geste en direction du bureau. Puis il sourit.

« Il y a bien quelque chose que je voudrais. Et ce n'est pas trop demander. » Il fit une pause et regarda autour de lui. « Ça ne me dérange pas d'être ici, Luke. Certains détenus perdent vraiment la tête – ceux qui sont peu instruits et qui n'ont pas de richesse intérieure. Mais ce n'est pas le cas pour moi. À tes yeux, je suis enfermé derrière des murs en béton. Mais pour moi, c'est presque comme si j'étais en congé sabbatique. Je n'ai pas arrêté de courir dans tous les sens pendant quarante ans, sans

avoir l'occasion de faire une pause. Ces murs ne m'emprisonnent pas. J'ai vécu l'équivalent de la vie d'une dizaine de personnes et tous ces souvenirs sont toujours bien là. »

En disant ces mots, il se tapa le front du doigt.

« Je repense à tout ce que j'ai vécu, à toutes ces missions auxquelles j'ai participé. J'ai commencé à écrire mes mémoires. Je suis sûr que ça pourrait en fasciner plus d'un. »

Il fit une pause et il eut soudain un regard lointain. Il regardait le mur devant lui, en se rappelant un souvenir. « Tu te souviens la fois où on nous a envoyés au Congo pour éliminer le chef de guerre qui se faisait appeler Prince Joseph ? Celui qui avait tous ces enfants soldats ? L'armée du paradis. »

Luke hocha la tête. « Je me souviens. Les dirigeants de la Force Delta ne voulaient pas que tu y ailles. Ils pensaient... »

« Que j'étais trop vieux. C'est bien ça. Mais j'y suis quand même allé. Et on nous a largués là-bas de nuit, toi, moi, et qui d'autre ? Simpson... »

« Montgomery, » dit Luke. « Et deux autres types. »

Les yeux de Don commencèrent à s'animer. « C'est ça. Le pilote a merdé et il nous a largués dans le fleuve. On a atterri dans l'eau avec un sac de dix-huit kilos sur le dos. »

« Je n'aime pas y repenser, » dit Luke. « J'ai dû abattre ce rhinocéros. »

Don le regarda. « C'est vrai. J'avais complètement oublié qu'un rhino nous avait chargés. Je le vois encore sous le clair de lune. Mais on s'en est sorti. On était trempé mais on est parvenu à aller trancher la gorge de cet enfoiré de meurtrier – on a décapité toute son équipe en une seule frappe décisive. Et aucun enfant n'a été blessé. J'étais fier de mes hommes cette nuit-là. J'étais fier d'être Américain. »

Luke hocha à nouveau la tête. « C'était il y a longtemps. »

« Pour moi, c'était comme si c'était hier, » dit Don. « Je viens juste de commencer à écrire le récit de cette mission. Demain, j'y ajouterai l'épisode du rhino. »

Luke resta silencieux. C'était l'une de leurs nombreuses missions. Les mémoires de Don allaient être un très long bouquin.

« C'est à ça que je veux en venir, » dit Don. « Ce n'est pas si mal ici. La nourriture n'est pas trop mauvaise – enfin, pas aussi mauvaise que je l'aurais pensé. J'ai mes mémoires à écrire. J'ai ma propre vie intérieure. J'ai également mis en place une routine d'entraînement que je peux faire ici, dans ma cellule. Des squats, des pompes et même des mouvements de yoga et de tai chi. J'ai mis un enchaînement en place que je suis tous les jours pendant plusieurs heures. Il inclut également une partie de méditation. Je pense que ça plairait à de nombreux détenus. J'aimerais en faire une marque de fabrique. Je suis en bien meilleure forme que je l'étais avant, quand je n'étais pas en prison et que j'étais libre de faire ce que je voulais. »

« OK, Don, » dit Luke. « C'est la résidence rêvée où prendre sa retraite. Tant mieux pour toi. »

Don leva la main. « Je veux vivre, c'est ça que j'essaie de te dire. Ils vont me condamner à la peine de mort. Tu le sais et je le sais. Mais je ne veux pas mourir. Écoute, je suis réaliste. Je sais que je n'obtiendrai jamais la grâce présidentielle, surtout dans le contexte politique actuel. Mais si les renseignements que je vous ai donnés s'avèrent être utiles, je voudrais que la Présidente commue ma condamnation à une peine d'emprisonnement à vie, sans possibilité de libération sur parole. »

Luke se sentit frustré par leur rencontre. Don Morris était assis dans une cellule minuscule en pierre, à écrire ses mémoires et à croire qu'il pouvait développer une routine d'entraînement originale. C'était pathétique. À une époque, Don avait été une personne exceptionnelle aux yeux de Luke.

Luke commençait à bouillonner intérieurement. Il avait ses propres problèmes et sa propre vie, mais bien sûr, Don n'en avait rien à faire. Il en était arrivé à se considérer comme le nombril du monde.

« Pourquoi est-ce que tu as choisi de faire ça, Don ? » Il lui montra la cellule d'un geste de la main. « Je veux dire... » Il secoua la tête. « Regarde cet endroit. »

Don n'hésita pas une seconde avant de répondre. « Je l'ai fait pour sauver mon pays et je le referais sans hésiter. Thomas Hayes était le pire Président qu'on ait eu depuis Herbert Hoover. Je n'ai

aucun doute à ce sujet. Il nous menait droit au mur. Il ne savait pas comment projeter la puissance américaine dans le monde et il n'avait de toute façon aucune envie de le faire. Il pensait que les choses se réglaient d'elles-mêmes. Il avait tort. Les choses ne se règlent PAS d'elles-mêmes dans ce monde. Des forces obscures sont déployées contre nous – et elles se déchaînent dès le moment où on ne les garde plus à l'œil. Dès qu'on baisse la garde, elles prennent toute la place. Je ne pouvais plus rester impassible en voyant ça. »

« Et qu'est-ce que ça t'a apporté ? » dit Luke. « La Vice-Présidente d'Hayes est maintenant à la tête du pays. »

Don hocha la tête. « C'est vrai. Et elle a une bien plus grosse paire de couilles que lui. Les gens peuvent parfois te surprendre. Je ne suis pas mécontent avec la présidence de Susan Hopkins. »

« Tant mieux, » dit Luke. « Je ne manquerai pas de le lui dire. Je suis sûr qu'elle sera ravie d'apprendre que Don Morris n'est pas mécontent de sa présidence. » Il se leva du tabouret. Il était prêt à prendre congé.

Don sauta du lit. Il posa à nouveau la main sur l'épaule de Luke. Pendant une fraction de seconde, Luke pensa que Don allait lui lâcher un truc émotionnel, quelque chose qui mettrait Luke mal à l'aise, comme par exemple, « Ne pars pas ! »

Mais Don ne dit rien de tel.

« Ne sous-estime pas ce que je viens de te raconter, » dit-il. « Si c'est vrai, alors on a de sérieux problèmes. Une seule arme nucléaire dans les mains de terroristes serait la pire chose qu'on pourrait imaginer. Ils n'hésiteront pas à l'utiliser. Un seul lancement réussi et c'est le début de l'engrenage. Qui sera la cible ? Israël ? Qui est-ce qu'ils vont frapper en représailles ? L'Iran ? Comment on fait pour mettre un frein à tout ça ? On demande un temps mort ? J'en doute. Et si on est touché par une frappe ? Ou les Russes ? Ou les deux ? Et si les frappes automatiques de représailles sont lancées ? Peur. Confusion. Plus aucune confiance. Des hommes dans des silos, prêts à appuyer sur le bouton. Il y a encore *beaucoup* d'armes nucléaires sur terre, Luke. Une fois qu'elles commenceront à être lancées, il n'y aura aucune bonne raison de les arrêter. »

CHAPITRE SIX

20 octobre

3h30

Georgetown, Washington DC

Un pickup noir le suivait.

Luke avait pris un vol tard le soir pour rentrer. Il était fatigué – épuisé – mais en même temps, il restait alerte et en éveil. Il ne savait pas quand il allait pouvoir dormir à nouveau.

Le taxi l'avait déposé devant une rangée de jolies maisons en grès. Les rues bordées d'arbres étaient calmes et désertes. Elles étincelaient sous les lumières des réverbères. Le taxi s'éloigna et il resta debout dans la rue, dans la fraîcheur de la nuit. Les arbres commençaient à perdre leurs feuilles – il y en avait un peu partout au sol. Il en vit quelques-unes tomber des branches.

Il était venu directement de l'aéroport jusqu'à l'appartement de Trudy. Les stores étaient baissés mais au moins une lumière était allumée. Personne n'était là – les lampes étaient visiblement réglées sur minuterie. Le rythme en était toujours le même et Trudy devait sûrement l'avoir mis en place avant de partir.

L'appartement lui appartenait toujours – c'était tout ce que Luke savait. Swann avait piraté son compte en banque et elle avait mis en place des ordres permanents pour payer son prêt, les frais de copropriété et l'électricité. Elle avait payé l'équivalent de deux ans de taxe foncière à l'avance.

Elle avait disparu, mais l'appartement était toujours là, à fonctionner tout seul comme si rien ne s'était passé.

Pourquoi est-ce qu'il continuait à revenir ici ? Est-ce qu'il s'attendait à ce qu'elle soit soudain chez elle ? Comme si ces derniers mois n'avaient pas eu lieu ?

Il s'arrêta et tourna le dos au pickup. Mais il le voyait toujours là, derrière lui. Il se rappela ce qu'il avait vu en passant à côté de lui quelques instants plus tôt.

C'était le genre de gros pickup qu'on voyait généralement sur les sites de construction. Les vitres de la cabine étaient fumées et il était impossible de voir grand-chose à l'intérieur. Mais même comme ça, il avait eu l'impression de discerner deux silhouettes derrière les vitres. Les phares du pickup étaient éteints au moment où il était passé à côté et c'était toujours le cas. Mais ce n'était de toute façon pas les phares qui avaient attiré son attention. C'était le bruit. Il pouvait entendre le moteur ronronner.

Il y avait une station-service et un petit magasin en bas de la côte. L'endroit où se trouvaient les pompes était illuminé, mais le petit magasin avait l'air fermé. Luke se mit à descendre au milieu de la route, en direction de la lumière.

Il regarda autour de lui en évitant de tourner la tête. Des deux côtés, des voitures de luxe étaient garées l'une derrière l'autre au bord du trottoir. Il n'y avait aucun espace entre elles. C'était un quartier peuplé et il n'y avait pas beaucoup de places de parking. Il ne voyait aucun moyen de quitter facilement la route pour se mettre à l'abri sur le trottoir.

Il se mit soudain à piquer un sprint.

Il le fit sans crier gare. Ce n'était pas une accélération progressive. À un moment donné, il marchait, puis une fraction de seconde plus tard, il se mettait à courir aussi vite que possible. Derrière lui, le pickup démarra. Ses pneus crissèrent sur l'asphalte, brisant le silence de la nuit.

Luke plongea sur sa droite, en se jetant tête la première au-dessus du capot d'une Lexus. Il glissa de la voiture jusqu'au trottoir et atterrit sur son dos. En un seul mouvement, il roula en position assise, tout en sortant son Glock de l'étui accroché à son épaule.

La Lexus se mit à se désintégrer derrière lui. Le pickup s'était arrêté et la vitre du côté passager s'était ouverte. Un homme portant un masque de ski s'était mis à tirer à l'aide d'une mitraillette

équipée d'un énorme silencieux. Un chargeur était accroché au bas de la mitraillette, contenant probablement plus de dix douzaines de cartouches. Luke assimila toutes ces informations en une fraction de seconde, avant même que son esprit s'en rende compte.

Les vitres de la Lexus volèrent en éclats, les pneus explosèrent et la voiture s'affaissa sur le sol. TUNK, TUNK, TUNK – des balles transperçèrent le véhicule de part en part. De la fumée s'éleva de son capot. L'homme du pickup l'arrosait littéralement de sa mitraillette.

Luke se mit à courir, la tête baissée. Les balles le suivirent, en faisant exploser la voiture suivante. Il sentit des morceaux de verre voler de toute part.

Une alarme de voiture se déclencha pendant quelques secondes, mais elle fut stoppée net au moment où l'homme du pickup transperça le véhicule de balles, en détruisant le système d'alarme.

Luke continua à courir. Il atteignit la station-service et traversa à toute vitesse l'espace à découvert. Les lampes jetaient une lumière lugubre et les pompes à essence ressemblaient à des ombres fantomatiques. Il entendit les pneus du pickup crisser sur le parking derrière lui. Luke jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que le pickup était monté sur le trottoir pour continuer à le suivre.

Il se rua dans une rue latérale, avant de tourner à gauche dans une ruelle. C'était une ancienne rue pavée. Il trébucha en courant sur la surface irrégulière. Il entendit le bruit du moteur rugir derrière lui. Luke ne se retourna pas mais il entendit le pickup rebondir sur les pavés de la ruelle.

Luke le sentait juste là, dans son dos – à une seconde à peine derrière lui.

Son cœur se mit à battre à tout rompre. Ça ne servait à rien de courir. Il tourna la tête et vit que le pickup gagnait du terrain. Son énorme calandre se rapprochait à toute allure. On aurait dit une énorme bouche grimaçante. Le capot du pickup lui arrivait presque au niveau de la tête.

À la gauche de Luke, il y avait une benne à ordures. Il ne la vit pas vraiment mais il sentit sa présence. Il plongea derrière, heurta les pavés de tout son poids et atterrit dans un minuscule renforcement. La force de l'impact l'avait secoué, mais il parvint à se coller le plus possible contre le mur.

Une seconde plus tard, le pickup percuta la benne à ordures à toute vitesse, en l'écrasant contre le mur de la ruelle. Mais il rata Luke de peu et passa juste à côté, en emportant la benne à ordures avec lui. Il s'arrêta un peu plus loin dans la ruelle, à environ quinze mètres du renforcement où s'était abrité Luke. Ses feux d'arrêt brillaient dans l'obscurité. La benne à ordures était écrasée entre la portière conducteur et le mur.

C'était le moment de reprendre l'initiative, mais pour ce faire, il devait agir *tout de suite*.

« Lève-toi, » se dit-il à lui-même.

Il se remit sur pied, l'arme au poing et il reprit position dans le renforcement. À deux mains, il visa la vitre arrière du pickup.

BLAM, BLAM, BLAM, BLAM.

La vitre vola en éclats. Le bruit des coups de feu était assourdissant. Ils retentissaient dans l'allée et dans les rues silencieuses de la ville. S'il voulait attirer l'attention, et c'était ce qu'il voulait, ça allait sûrement être suffisant.

Les pneus du pickup crissèrent sur les pavés. Le chauffeur essayait de se débarrasser de la benne à ordures.

Le passager – l'homme à la mitraillette – utilisa la crosse de son arme pour faire voler en éclats ce qui restait de la vitre arrière. Il allait essayer de tirer sur Luke.

Parfait.

BLAM.

Luke l'abattit d'une balle en plein milieu du front.

L'homme s'écroula, la tête pendant par la vitre arrière, et il lâcha son arme qui tomba à l'arrière du pickup.

Le pickup patina de côté, la calandre glissa le long du mur, et le côté conducteur se retrouva face à Luke. Luke avait bien l'intention d'abattre le chauffeur s'il le pouvait, mais sans le tuer. Il voulait le garder vivant pour répondre à quelques questions.

Mais le chauffeur était prudent – bien plus prudent que son ami. Sa vitre avait volé en éclats sous l'impact de la collision avec la benne, mais il s'était baissé pour éviter que Luke puisse le prendre en ligne de mire.

BLAM, BLAM, BLAM.

Luke tira trois balles dans la portière. Il y eut un bruit creux, métallique, au moment où les balles traversèrent le métal. Le chauffeur hurla. Il avait été touché.

Soudain, le pickup dérapa sur la droite. On aurait dit un dérapage contrôlé sur la neige. L'arrière du pickup pivota et heurta le mur. Mais il était parvenu à se libérer de la benne à ordures. Si le chauffeur était encore capable de conduire, il pouvait maintenant facilement prendre la fuite.

Luke visa le pneu arrière gauche. BLAM.

Le pneu explosa mais le pickup mit les gaz et descendit la ruelle à toute allure. Ses pneus crissèrent sur l'asphalte quand il atteignit le bout de la rue, puis il tourna à gauche et disparut.

Luke entendit des sirènes de police s'approcher. Elles venaient de plusieurs directions. Il rengaina son arme et sortit en boitant de l'allée. Son genou était raide. Il l'avait écorché en tombant sur les pavés.

Une voiture de police surgit, les gyrophares allumés et les sirènes hurlantes. Luke avait déjà sorti son badge. C'était son ancien badge de l'équipe d'intervention spéciale. Il n'expirait que dans un an. Il leva les bras en l'air, le badge dans sa main droite.

« Agent fédéral ! » hurla-t-il aux policiers qui sortirent de la voiture de patrouille, l'arme pointée sur lui.

« Par terre ! » lui dirent-ils.

Il obtempéra, en bougeant lentement et posément.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? » dit l'un des policiers, en prenant le badge de la main de Luke.

Luke haussa les épaules.

« Quelqu'un essaye de me tuer. »

CHAPITRE SEPT

10h20

La Maison Blanche, Washington DC

Ça ressemblait à la fois à des funérailles nationales, à l'inauguration d'un garage de voitures d'occasion et à un spectacle comique amateur.

Susan Hopkins, la Présidente des États-Unis, portait une robe bleue et un châle, conçus spécialement pour l'occasion par la créatrice Etta Chang. Elle regarda les dignitaires et les journalistes rassemblés sur la pelouse Sud de la Maison Blanche. C'était un groupe trié sur le volet. L'invitation à cet événement était convoitée par de nombreuses personnalités depuis des mois. En ce beau jour ensoleillé d'automne, sous un ciel bleu, la Maison Blanche – l'un des symboles les plus immuables de l'Amérique – était reconstruite et prête à être de nouveau utilisée.

Des agents des services secrets se tenaient autour de Susan, afin de couvrir tous les angles de tir autour d'elle. Elle avait l'impression d'être perdue au milieu d'une forêt d'hommes. Il était interdit de survoler Washington DC, la Virginie et le Maryland aujourd'hui matin. Si vous n'aviez pas atterri avant 7 heures du matin, tant pis pour vous.

La cérémonie commençait à être longue. Elle avait commencé à 9 heures du matin et il était presque 10h30. Entre le défilé militaire d'ouverture avec le clairon jouant l'extinction des feux et le cheval sans cavalier en l'honneur de Thomas Hayes, le lâcher de colombes pour symboliser tous ceux qui étaient morts ce jour-là, le survol par les avions de chasse, la chorale des enfants, et les différents discours et les bénédictions...

Ah oui, les bénédictions.

La Maison Blanche avait été bénie tour à tour par un rabbin orthodoxe de Philadelphie, un imam musulman, l'archevêque catholique de Washington DC, le pasteur de l'église de Zion de la rue North Capitol, et le célèbre moine bouddhiste et militant pacifiste Thich Nhat Hanh.

Rien que les difficultés liées au choix de ces dignitaires religieux... ça avait vraiment enlevé à Susan tout intérêt pour cet événement. Quoi ? un rabbin orthodoxe ? Les femmes du judaïsme réformé avaient fait entendre leur mécontentement – elles auraient voulu que ce soit un rabbin femme. Sunnite ou chiite pour l'imam ? Il était impossible de satisfaire les deux. Finalement, Kat Lopez avait résolu ce problème en choisissant un imam soufi.

Les catholiques n'étaient pas non plus enchantés concernant Pierre. Le mari de la Présidente était homosexuel ? Et marié à une femme ? C'était vraiment n'importe quoi. Ce problème avait fini par être résolu quand Pierre a décidé de ne pas assister à la cérémonie et de la regarder à la télé depuis son appartement à San Francisco.

Pierre et les filles avaient disparu de la vie publique depuis le scandale. C'était une bonne chose de maintenir les filles à l'écart des projecteurs après tout ce qui s'était passé, mais cette cérémonie était importante et Pierre n'avait même pas voulu venir. Et ça préoccupait un peu Susan. En fait, plus qu'un peu. Et bien sûr, les militants des droits homosexuels étaient maintenant fâchés sur Pierre, car pour eux, il avait décidé de s'incliner devant la pression de l'église catholique. C'était en tout cas comme ça qu'ils le voyaient.

Sur l'estrade, Karen White, la nouvelle Présidente de la Chambre, terminait son discours. Karen était une excentrique, et c'était peu dire – elle portait un chapeau avec un grand tournesol, qui aurait été plus approprié à une chasse aux œufs de Pâques avec des enfants qu'à l'événement d'aujourd'hui. Si Etta Chang avait vu ce chapeau, elle aurait probablement insisté pour lui faire un relooking.

Les remarques de Karen n'avaient pas été trop acerbes concernant les libéraux au pouvoir – tant mieux, parce que les élections organisées spécialement en vue de reconstituer le Congrès avaient lieu dans deux semaines. Les campagnes d'élection s'étaient transformées en de véritables discours

haineux – et les historiens adoraient passer sur CNN et sur Fox News pour expliquer combien le discours civil dans ce pays avait atteint son point le plus bas depuis la Guerre de Sécession.

Ce dont Karen White manquait en rhétorique offensive sur le plan domestique, elle le compensait largement sur le plan international. Son discours avait l'air de suggérer – à la grande surprise de beaucoup de personnes présentes dans le public – que la Maison Blanche n'avait pas été détruite par des éléments incontrôlés du mouvement conservateur et de l'armée américaine, mais par des agents étrangers, venant probablement d'Iran ou de Russie. À un certain moment, l'envoyé spécial d'Iran s'était levé de sa chaise et il avait quitté l'audience, suivi de deux de ses diplomates.

« Ne te tracasse pas, » dit Kurt Kimball à son oreille. C'était son conseiller en sécurité nationale. « Ils savent tous que Karen est un peu cinglée. Enfin... regarde son chapeau. On s'arrangera pour que quelqu'un des affaires étrangères arrange les choses. »

« Comment ? » dit Susan.

Il haussa les épaules. « Je ne sais pas. On trouvera bien quelque chose. »

Sur l'estrade, Kat fit un signe de tête à Susan. C'était à son tour de parler. Elle monta sur le podium et attendit que les agents des services secrets prennent place autour d'elle. L'estrade était entourée sur trois côtés par des vitres pare-balles. Elle resta silencieuse un instant et observa la foule rassemblée devant elle. Elle n'était pas du tout nerveuse. Parler en public avait toujours été l'un de ses points forts.

« Bonjour, » dit-elle. Sa voix résonna à travers la pelouse.

« Bonjour, » lui répondirent quelques comiques présents dans l'audience.

Elle se lança dans le discours qu'elle avait préparé à l'avance. C'était un bon discours. Elle leur parla du sacrifice commun, de la perte d'êtres chers et de la capacité à résister et à s'adapter. Elle leur parla de la grandeur de l'Amérique – quelque chose dont ils étaient déjà au courant. Elle leur parla du courage de ces hommes qui lui avaient sauvé la vie cette nuit-là et elle désigna Chuck Berg – qui était maintenant chargé de sa sécurité intérieure et qui se tenait avec elle sur l'estrade – et Walter Brenna, qui avait une place d'honneur au premier rang. Les deux hommes reçurent un tonnerre d'applaudissements.

Elle leur dit qu'elle emménageait aujourd'hui même dans la Maison Blanche – ce qui provoqua une véritable ovation – et elle les invita à venir faire le tour du propriétaire pour voir ce qui y avait changé.

Elle termina son discours avec un geste théâtral, en faisant écho à ce héros qu'elle admirait tant, John Fitzgerald Kennedy.

« Il y a presque soixante ans, John Fitzgerald Kennedy était élu Président des États-Unis. Son discours d'investiture est l'un des discours les plus remarquables et les plus cités de l'histoire. Il nous y disait de ne pas se demander ce que notre pays pouvait faire pour nous, mais ce que nous pouvions faire pour notre pays. Mais vous savez quoi ? Il y a une autre partie de ce discours qui est moins connue et que j'affectionne tout autant. Et les mots qu'il y a prononcés semblent tout à fait appropriés aux événements d'aujourd'hui et c'est comme ça que j'aimerais terminer mon discours. Voici ce que Kennedy a dit. »

Elle prit une profonde inspiration, en respectant les pauses que Kennedy avait prises lors de son discours. Elle voulait prononcer ses mots exactement de la manière dont il l'avait fait.

« Que chaque nation sache, » dit-elle, « qu'elle nous veuille du bien ou du mal... que nous paierons le prix... que nous porterons tout fardeau... »

Des ovations commencèrent à se faire entendre dans la foule. Elle leva la main pour les calmer, mais ce fut inutile. Ils allaient continuer à l'ovationner. C'était à elle à s'adapter et à parvenir à se faire entendre par-dessus leur explosion de joie, jusqu'à la dernière ligne.

« Que nous ferons face à toute épreuve... » hurla-t-elle.

« Oui ! » lui répondit quelqu'un dans la foule, en hurlant.

« Que nous soutiendrons tout ami, » dit Susan, en levant le poing en l'air. « Et que nous nous opposerons à tout ennemi... pour assurer la survie et la victoire de la liberté ! »

La foule s'était mise debout. L'ovation continuait... encore et encore.

« Nous nous engageons à ça, » dit Susan. « Et à plus encore. » Elle fit à nouveau une pause. « Merci, mes amis. Merci. »

* * *

L'intérieur du bâtiment lui donnait la chair de poule.

Susan traversa les couloirs, suivie de près par ses agents secrets, Kat Lopez et deux assistants. Le groupe passa les portes menant au Bureau ovale. Se retrouver là lui faisait bizarre. Elle avait ressenti la même chose une semaine plus tôt, quand elle avait fait pour la première fois le tour de la Maison Blanche. Il y avait quelque chose ici de surréal.

Presque rien n'avait changé. Le Bureau ovale était identique à la dernière fois qu'elle l'avait vu – le jour où il avait été détruit, le jour où Thomas Hayes et plus de trois cents personnes étaient mortes. Trois grandes baies vitrées aux rideaux tirés offraient toujours une vue sur le jardin des roses. Au milieu de la pièce, il y avait un espace confortable pour s'asseoir, placé sur un tapis luxueux arborant le sceau du Président. Même le bureau – ce cadeau offert par la reine Victoria d'Angleterre à la fin du XIXe siècle – se trouvait là, à son endroit habituel.

Bien entendu, ce n'était pas le même meuble. Il avait été reconstruit au cours des trois derniers mois, sur base des dessins originaux, dans un atelier de la campagne galloise. Mais c'était justement à ça qu'elle voulait en venir – tout avait l'air exactement identique. Elle avait presque l'impression que le Président Thomas Hayes – qui mesurait au moins dix centimètres de plus que tous ceux qui l'entouraient – allait entrer à tout moment et froncer les sourcils en la regardant.

Est-ce que ce bâtiment réveillait des traumatismes en elle ?

Elle savait qu'elle préférerait vivre à l'Observatoire naval. Cette magnifique résidence avait été sa maison depuis maintenant cinq ans. C'était un endroit aéré, ouvert et lumineux. Elle s'y sentait bien. La Maison Blanche, en revanche – surtout la partie résidence – était plutôt morne et sinistre, avec des courants d'air en hiver et très peu de lumière naturelle.

C'était une grande maison, mais on s'y sentait à l'étroit. Et il y avait... quelque chose d'autre dans ces lieux. Elle avait toujours l'impression qu'elle allait tomber sur un fantôme à chaque coin de couloir. Avant, elle pensait aux fantômes de Lincoln, de McKinley ou de Kennedy. Mais maintenant, elle savait que ce serait celui de Thomas Hayes.

Elle redéménagerait dans la seconde à l'Observatoire naval si elle le pouvait – si elle n'avait pas laissé l'endroit à quelqu'un d'autre. Sa nouvelle Vice-Présidente, Marybeth Horning, allait y emménager dans les prochains jours. Elle sourit en pensant à Marybeth – cette sénatrice ultra-libérale de Rhode Island – qui était occupée à mener une enquête sur une atteinte aux droits de l'homme au sein d'exploitations avicoles en Iowa, le jour où avait eu lieu l'attaque au Mont Weather. Marybeth était une défenseuse acharnée des droits des travailleurs et des femmes, de l'environnement et de tout ce qui tenait à cœur à Susan.

L'élever au poste de Vice-Présidente avait été l'idée de Kat Lopez. Une idée parfaite – Marybeth était une gauchiste tellement fervente que personne de la droite ne voudrait jamais que Susan soit assassinée. Ils finiraient avec leur pire cauchemar en tant que Présidente. Et le nouveau règlement des services secrets stipulait que Susan et Marybeth ne pourraient jamais se retrouver au même endroit au même moment, jusqu'à la fin du mandat de Susan – d'où l'absence de Marybeth aux festivités d'aujourd'hui. C'était un peu dommage parce que Susan aimait vraiment beaucoup Marybeth.

Susan soupira et regarda autour d'elle. Son esprit se mit à vagabonder. Elle repensa au jour de l'attaque. Ça faisait deux ans qu'elle et Thomas étaient un peu plus distants. Mais ça ne l'avait pas tracassée. Elle aimait son boulot de Vice-Présidente et David Halstram – le chef de cabinet de Thomas

– veillait à ce que son emploi du temps soit toujours bien rempli de rendez-vous et d'événements, loin du Président.

Mais ce jour-là, David lui avait demandé d'être aux côtés du Président. La cote de popularité de Thomas avait chuté et le Président de la Chambre avait demandé sa destitution. Il était assiégé de toutes parts, tout ça parce qu'il ne voulait pas entrer en guerre avec l'Iran. Bien sûr, le Président de la Chambre à cette époque, c'était Bill Ryan, l'un de ceux qui avaient comploté le coup d'état et qui, à cet instant précis, était incarcéré dans une prison fédérale, en attendant d'être transféré dans le couloir de la mort.

Elle se revit, occupée à examiner une carte du Moyen-Orient dans ce même bureau, en compagnie de Thomas. Ils ne parlaient de rien de sérieux. Ils se contentaient de plaisanter. Ce n'était pas une véritable réunion stratégique, juste une conversation.

Soudain, deux hommes avaient fait irruption dans la pièce.

« FBI ! » hurla l'un d'entre eux. « J'ai un message important pour le Président. »

L'un de ces hommes était l'agent Luke Stone.

Sa vie avait changé à cet instant et elle n'avait plus jamais été la même. Son mariage avait presque été anéanti par un scandale. Sa fille avait été kidnappée. Susan avait vieilli de dix ans en six mois et elle avait dû essuyer plusieurs attaques terroristes et politiques.

Maintenant, elle se retrouvait à devoir dormir toute seule dans cette vieille maison pleine de courants d'air. Ils avaient dépensé un milliard de dollars pour rénover l'endroit et elle n'avait pas envie d'y vivre. Hum. Il allait falloir qu'elle en parle à Kat.

« Susan ? »

Elle leva les yeux et vit Kurt Kimball. Son apparition soudaine la tira hors de sa rêverie. Kurt était un homme de grande taille et aux épaules larges, avec une tête ronde et lisse comme une boule de billard. Son regard était vif et alerte. Il était l'image même de la vitalité à l'âge de cinquante-trois ans. Il était ce genre de personnes à penser que la cinquantaine, c'était un peu comme la trentaine. Jusqu'à ce qu'elle devienne Présidente, Susan aurait sûrement été de son avis. Mais maintenant, elle n'en était plus aussi sûre. Il lui restait deux ans avant la cinquantaine. Et si les choses continuaient comme ça, au moment où elle atteindrait ce cap, la cinquantaine allait plutôt être pour elle l'équivalent de la soixantaine.

« Salut, Kurt. »

« Susan, l'agent Stone est là. Il a interrogé Don Morris au Colorado hier soir. Il pense avoir des informations qui pourraient nous intéresser. Je ne lui ai pas encore parlé, mais mes hommes m'ont appris qu'il avait été impliqué dans un incident quand il est rentré ce matin à Washington. »

« Un incident ? Quel genre d'incident ? » Ça n'avait pas l'air d'être une bonne nouvelle. Mais en même temps, quand est-ce que l'agent Stone n'avait pas été, d'une manière ou d'une autre, impliqué dans un incident ?

« Il y a eu une fusillade à Georgetown. Deux hommes dans un pickup ont apparemment essayé de le tuer. Luke en a descendu un, mais l'autre a réussi à s'enfuir. »

Susan regarda Kurt. « Est-ce que ça a quelque chose à voir avec Don Morris ? »

Kurt secoua la tête. « On ne sait pas. Mais c'est arrivé à deux pâtés de maisons de l'appartement de Trudy Wellington. Comme vous le savez, Wellington a disparu, mais apparemment Stone s'est rendu directement à son appartement après son entrevue avec Morris. Tout ça, c'est plutôt... inhabituel. »

Susan prit une profonde inspiration. Stone lui avait plus d'une fois sauvé la vie. Il avait également sauvé sa fille des griffes de kidnappeurs. Il avait sauvé d'innombrables vies au cours de l'attaque de l'Ébola et la crise nord-coréenne. Il avait même rendu service au monde en assassinant au passage le dictateur de la Corée du Nord. C'était un atout inestimable pour Susan. C'était un peu son arme secrète. Mais il était également instable. Il était violent et il s'impliquait parfois dans ce qu'il ne devrait pas.

« En tout cas, » dit Kurt, « il est ici pour faire son rapport. Je pense qu'on devrait inaugurer la nouvelle salle de crise et entendre ce qu'il a à nous dire. »

Susan hocha la tête. C'était presque un soulagement d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent. La salle de crise de la Maison Blanche était un espace dédié uniquement à cet effet et ça n'avait rien à voir avec la salle de réunion qu'ils avaient utilisée à l'Observatoire naval. C'était un centre de commandement entièrement rénové et mis à jour, avec tout un équipement de pointe. Cela leur permettrait d'augmenter considérablement leur capacités stratégiques – en tout cas, c'était ce qu'on lui avait dit.

Le seul problème ? C'était que c'était au sous-sol et que Susan aimait les fenêtres.

« Donne-moi juste une minute pour aller me changer, OK ? » Susan montra la robe de designer qu'elle portait. « Je ne pense pas que ce soit très indiqué pour une réunion des renseignements. »

Kurt sourit. Il la regarda de haut en bas.

« Non, viens comme ça. Tu es superbe. Ils seront impressionnés – ça veut dire que tu t'es remise direct au travail après l'inauguration. »

* * *

Luke se trouvait dans l'ascenseur qui descendait vers la salle de crise. Il était fatigué – il avait été interrogé pendant deux heures par la police de Washington, avant de pouvoir se reposer quelques heures. Il avait complètement raté la cérémonie d'inauguration de la Maison Blanche.

Mais la reconstruction du bâtiment et son inauguration n'étaient pas vraiment des priorités à ses yeux. En entrant, il avait à peine fait attention aux lieux et à la foule qui s'extasiait devant. Il était perdu dans ses pensées – il pensait à sa vie, à Becca et à Gunner, à Don Morris et aux choix qu'il avait faits et qui l'avaient mené à cette fin. Luke avait également tué un homme la nuit dernière et il ne savait toujours pas pourquoi.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur une salle de crise ovale. Elle était plus petite et on s'y sentait plus à l'étroit que dans la salle de réunion qu'ils avaient utilisée à l'Observatoire naval. Elle était également moins ad hoc. L'endroit ressemblait au module de commandement d'un vaisseau spatial hollywoodien. Il était conçu pour une utilisation maximale de l'espace, avec de grands écrans encastrés dans les murs à un mètre les uns des autres, et un écran géant de projection sur le mur du fond. La table de réunion était équipée de fentes d'où sortaient des tablettes et des micros – qui pouvaient facilement être rangés dans ces mêmes compartiments, si la personne préférait utiliser son propre ordinateur.

Tous les sièges en cuir autour de la table étaient occupés – majoritairement par des décideurs d'âge moyen et à moitié obèses. Quant aux sièges le long des murs, ils étaient occupés par de jeunes assistants, qui tapaient des messages sur leur tablette ou parlaient au téléphone.

Susan Hopkins était assise dans un fauteuil, vers le bout de la table. Tout au fond, se tenait Kurt Kimball, le conseiller à la sécurité nationale de Susan. Les mêmes têtes que d'habitude occupaient les sièges qui les séparaient.

Kurt vit Luke entrer et il frappa des mains. On aurait dit le bruit d'un livre qui tombait sur un sol en pierre. « Un peu de silence, tout le monde ! Silence, s'il vous plaît. »

Peu à peu, le brouhaha diminua. On n'entendait plus que quelques assistants qui parlaient le long du mur.

Kurt frappa à nouveau dans les mains.

CLAP. CLAP.

La pièce devint totalement silencieuse.

« Salut, Kurt, » dit Luke. « Ce n'est pas mal, votre nouveau centre de commandement. »

Kurt hocha la tête. « Agent Stone. »

Susan se tourna vers Luke et ils se serrèrent la main. « Madame la Présidente, » dit-il. « Ça fait plaisir de vous revoir. »

« Bienvenue, Luke, » dit-elle. « Quel genre de nouvelles avez-vous à nous apprendre ? »

Il regarda Kurt. « Vous êtes prêts à écouter mon rapport ? »

Kurt haussa les épaules. « C'est pour ça qu'on est là. Si vous n'étiez pas là, on serait à l'étage et on profiterait des festivités. »

Luke hocha la tête. Ça avait été une longue journée et il était encore tôt. Il avait envie d'en finir le plus vite possible et d'aller dans la maison de campagne qu'il avait partagée avec Becca. Il en avait assez de tout ça. Ce qu'il désirait le plus, c'était faire une sieste. Une simple sieste sur le divan et peut-être plus tard, en fin d'après-midi, regarder le soleil se coucher sur l'eau avec une tasse de café en main. Il y avait beaucoup de choses auxquelles il devait réfléchir et il avait beaucoup de planning à faire. L'image de Gunner lui apparut en tête.

Tous les yeux étaient sur lui. Il prit une profonde inspiration et répéta ce que Don lui avait dit. Des terroristes islamiques allaient voler des armes nucléaires dans une base aérienne en Belgique.

Un homme blond, costaud et de grande taille leva la main. « Agent Stone ? »

« Oui. »

« Haley Lawrence. Secrétaire à la défense. »

Luke l'avait su mais jusqu'à cet instant, il l'avait oublié.

« Monsieur le Secrétaire, » dit-il. « Que puis-je faire pour vous ? »

L'homme eut un léger sourire, qui ressemblait presque à un rictus. « Comment pensez-vous que Don Morris a pu obtenir ces renseignements ? Il est enfermé dans une prison fédérale de haute sécurité, la plus sécurisée que nous ayons actuellement. Il est détenu en isolement dans sa cellule vingt-trois heures par jour et il n'a aucun contact direct avec personne, excepté les gardiens. »

Luke sourit. « Je pense que c'est une question qu'il faudrait poser aux gardiens. »

Quelques rires se firent entendre dans la salle.

« Je connais Don Morris depuis longtemps, » dit Luke. « C'est probablement l'une des personnes les plus débrouillardes et pleines de ressources que je connaisse. Je ne doute pas un seul instant qu'il reçoive des renseignements, même dans sa situation actuelle. Est-ce que ce sont des renseignements fiables ? Je n'en ai aucune idée, et lui non plus. Il n'a aucun moyen de pouvoir les vérifier. J'imagine que ça, c'est notre boulot. »

Il jeta un coup d'œil en direction de Kurt. « Ça, ce sont toutes les informations dont je dispose. »

Kurt fit une pause, puis hocha la tête. « OK, on va reprendre ça un peu à la volée mais on a déjà pas mal d'informations qui pourraient nous être utiles. J'ai en effet la Belgique en tête depuis quelques années, comme vous pouvez vous en douter. » Il se tourna vers une assistante qui se tenait derrière lui. « Amy, peux-tu afficher une carte de la Belgique ? Avec les noms de Molenbeek et de Kleine Brogel, si tu veux bien. »

La jeune femme pianota sur sa tablette, pendant qu'un autre assistant allumait l'écran principal qui se trouvait derrière Kurt. Quelques secondes s'écoulèrent avant que l'écran bleu du bureau apparaisse à l'écran. Entretemps, les conversations avaient repris à voix basse dans la salle.

Kurt regarda son assistante, qui hocha la tête. Kurt regarda alors la Présidente.

« Susan, tu es prête ? »

« Prête. »

Une carte de l'Europe apparut à l'écran derrière lui. L'image zooma rapidement sur l'Europe occidentale, puis sur la Belgique.

« OK. Derrière moi, vous voyez une carte de la Belgique. Il y a deux endroits dans ce pays sur lesquels je voudrais attirer votre attention. Le premier, c'est la capitale, Bruxelles. »

Derrière lui, l'image zooma à nouveau. Ils virent le réseau dense d'une ville, avec une autoroute qui l'entourait. La carte bougea dans le coin supérieur gauche et ils virent plusieurs photos de rues

pavées, d'un édifice gouvernemental datant du XIXe siècle, et d'un pont imposant et majestueux au-dessus d'un canal.

Il se tourna vers son assistante. « Est-ce que tu peux montrer Molenbeek, s'il te plaît. »

L'image zooma à nouveau et d'autres photos de rues apparurent. Sur l'une d'entre elles, un groupe d'hommes barbus manifestaient en portant une bannière blanche, les poings levés. Sur le haut de la bannière, des caractères arabes étaient inscrits en noir. En-dessous, se trouvait la traduction en anglais :

Non à la démocratie !

« Molenbeek est une commune de Bruxelles, comptant environ quatre-vingt-quinze mille habitants. C'est la commune la plus densément peuplée de la ville et, dans certains quartiers, quatre-vingts pourcents des habitants sont musulmans, pour la plupart de descendance turque ou marocaine. C'est un foyer d'extrémisme. Les armes qui ont été utilisées pour l'attaque du *Charlie Hebdo* avaient été cachées à Molenbeek. Les attaques terroristes de 2015 à Paris y ont été planifiées, et les auteurs de ces crimes sont tous des hommes qui ont grandi et ont vécu à Molenbeek. »

Kurt regarda autour de lui. « En bref, si des attaques terroristes sont actuellement planifiées en Europe, et nous pouvons supposer que c'est bien le cas, il y a de grandes chances que la planification ait lieu à Molenbeek. Est-ce que nous sommes bien clairs sur ce point ? »

Un murmure d'approbation traversa la salle.

« OK, voyons maintenant Kleine Brogel. »

À l'écran, l'image fit un zoom arrière, se déplaça légèrement sur la droite et zooma à nouveau. Luke aperçut les pistes et les bâtiments d'un aéroport, à proximité d'une petite ville.

« La base aérienne de Kleine Brogel, » dit Kurt. « C'est un aéroport militaire belge situé à environ cent kilomètres à l'Est de Bruxelles. Le village que vous voyez, c'est Kleine Brogel, d'où le nom de la base aérienne. Elle abrite le 10^e Wing tactique de l'armée belge. Ils opèrent avec des F-16 Fighting Falcons, des avions de chasse supersoniques qui peuvent, entre autres choses, larguer des bombes nucléaires B61. »

À l'écran, la carte disparut et fut remplacée par l'image d'une bombe en forme de missile, montée sur un chariot à roues et garée sous le fuselage d'un avion de chasse. La bombe était longue et lisse, de couleur grise avec une pointe noire.

« Voici le B61, » dit Kurt. « Un peu moins de trois mètres cinquante de long, environ soixante-quinze centimètres de diamètre, avec un poids d'environ trois cent vingt kilos. C'est une arme à rendement variable, qui peut larguer jusqu'à trois cent quarante kilotonnes sur une cible – environ vingt fois la magnitude de l'explosion d'Hiroshima. Si on compare ça aux mégatonnes des missiles balistiques, on voit bien que le B61 est une petite ogive nucléaire tactique. Elle est conçue pour être transportée par des avions rapides, comme le F-16. Remarquez sa forme épurée – qui lui permet de supporter les vitesses que les avions de chasse sont susceptibles d'atteindre. Ce sont des bombes de fabrication américaine et nous les partageons avec la Belgique dans le cadre de l'OTAN. »

« Donc ces bombes se trouvent actuellement dans cette base aérienne ? » demanda Susan.

Kurt hocha la tête. « Oui. Il doit y en avoir environ une trentaine. Mais je peux obtenir le nombre exact si cela s'avère nécessaire. »

Un murmure se fit entendre dans la salle.

Kurt leva la main. « Mais ce n'est pas tout. Kleine Brogel représente un enjeu politique en Belgique. Beaucoup de Belges détestent le fait que des bombes y soient stockées et ils veulent qu'elles sortent du pays. En 2009, un groupe de militants pacifistes belges ont décidé de montrer au public combien ces bombes étaient dangereuses. Ils sont passés à travers le système de sécurité de la base aérienne. »

La carte réapparut à l'écran. Kurt montra un endroit en périphérie de la base aérienne. « Au Sud de l'aéroport, il y a quelques exploitations laitières. Les militants ont tout simplement traversé les champs, puis ils ont grimpé la clôture. Ils se sont baladés dans la base aérienne pendant au moins

quarante-cinq minutes avant que quelqu'un remarque leur présence. Quand ils ont finalement été interceptés – par un pilote belge portant une arme non chargée – ils se trouvaient juste devant un bunker où certaines des bombes sont stockées. Ils avaient déjà tagué le bunker de slogans et accrochés des banderoles. »

Des murmures remplirent à nouveau la salle, mais le brouhaha fut plus prononcé cette fois-ci.

« OK, OK. Ça a été un sérieux manquement à la sécurité. Mais avant de s'emballer, il y a encore quelques points à préciser. Tout d'abord, les bunkers étaient verrouillés – il n'y avait aucun danger que les militants parviennent à y entrer. Et les bombes sont stockées dans des chambres en sous-sol – même si les militants étaient parvenus à entrer dans les bunkers, ils auraient été incapables de faire fonctionner les élévateurs hydrauliques pour remonter les bombes à la surface. Les militants étaient à pied, alors même s'ils étaient parvenus à remonter les bombes, ils n'allaient pas aller très loin en portant une arme qui pèse trois cent vingt kilos. »

« Alors, en tenant compte de tout ça, quel est, selon vous, le niveau de risque ? » demanda Haley Lawrence.

Kurt fit une longue pause. Il avait le regard perdu au loin. Son esprit fonctionnait telle une calculatrice, prenant en compte tous les éléments qu'il venait de décrire, en les ajoutant, les soustrayant, les multipliant et les divisant entre eux.

« Un niveau élevé, » dit-il.

« Élevé ? »

Kurt hocha la tête. « Oui, bien sûr. Le niveau de menace est élevé. Est-ce qu'un groupe terroriste pourrait projeter de voler une bombe à Kleine Brogel ? Bien sûr. Ce n'est pas la première fois qu'on entend parler de cette idée – ça a déjà été mentionné dans des chats sur des réseaux terroristes que la NSA et le Pentagone ont interceptés. Une cellule terroriste à Bruxelles pourrait très bien avoir un ou plusieurs contacts à la base aérienne qui pourraient les aider – en fait, c'est un scénario très probable. Oui, c'est vrai, les bombes ne sont pas opérationnelles sans les codes et oui, c'est vrai, elles sont conçues pour être larguées par des avions de chasse. Mais si les Iraniens voulaient ces bombes juste pour en étudier l'ingénierie ou en extraire le matériel nucléaire ? Les militants à Molenbeek sont en général des sunnites et ils détestent l'Iran. Nos militants pourraient être des mercenaires, qui proposeraient leurs services au plus offrant.

« Ou on pourrait encore envisager un autre cas de figure, » continua Kurt. « L'armée de l'air somalienne possède une poignée d'avions de chasse obsolètes. La plupart sont en ruine, mais je suis sûr qu'il doit encore y en avoir l'un ou l'autre qui peut voler. Le gouvernement somalien est faible, sous l'attaque constante de l'islam radical, et il est sur le point de s'effondrer. Et si des militants islamistes réquisitionnaient ces avions, y chargeaient une bombe et crashaient l'avion au cours d'une attaque nucléaire suicide ? »

« Est-ce que tu ne viens pas juste de dire que les bombes ne pouvaient pas être amorcées sans les codes ? » demanda Susan.

Kurt haussa les épaules. « Les codes nucléaires font partie des cryptages les plus perfectionnés au monde. À notre connaissance, ils n'ont jamais été déchiffrés, volés ou transmis. Mais ça ne veut pas dire que ce ne sera jamais le cas. Afin de se préparer au pire des scénarios, je pense qu'il vaut mieux partir du principe que ces codes seront un jour déchiffrés, s'ils ne l'ont pas déjà été. »

« Alors que suggérez-vous que nous fassions ? »

Kurt n'hésita pas une seconde. « Renforcer la sécurité sur la base aérienne de Kleine Brogel. Et tout de suite. Nous avons des troupes là-bas, mais il y a des tensions constantes avec les autorités belges. Afin d'augmenter de manière considérable le niveau de sécurité à Kleine Brogel, on va devoir marcher sur certaines plates-bandes. Il faut également réexaminer de près les mesures de sécurité mises en place sur les autres bases de l'OTAN où des armes nucléaires américaines sont stockées. Je pense qu'on constatera très vite que ces mesures sont suffisantes. Car en termes de sécurité laxiste, les Belges ont vraiment le pompon.

« Pour finir, je recommanderais de faire quelque chose que j'ai envie de faire depuis un petit temps – envoyer quelques agents d'opérations spéciales sur le terrain à Bruxelles, et plus particulièrement à Molenbeek. Pour qu'ils aillent fouiner et poser des questions. C'est le genre de choses que les Belges devraient faire régulièrement, mais qu'ils ne font pas. Ça ne devrait pas forcément être une opération secrète – ce serait peut-être même mieux si ce n'était pas le cas. Il suffit juste d'envoyer les bons agents, ceux qui ne prennent pas un non pour une réponse et qui savent mettre la pression. »

Au bord de l'épuisement, Luke écoutait d'une oreille distraite. Il essayait surtout de tenir le coup jusqu'à la fin de la réunion. Mais il se rendit soudain compte que plusieurs personnes dans la salle le regardaient.

Il leva les mains en l'air et s'enfonça dans son siège.

« Merci, » dit-il, « mais non. »

* * *

« Alors qui essaie de vous tuer ? » demanda Susan.

Luke était assis dans un fauteuil en cuir dans le Bureau ovale. Sous ses pieds, se trouvait le tapis orné du sceau du Président des États-Unis. La dernière fois qu'il s'était trouvé dans ce bureau, les services secrets l'avaient plaqué au sol sur ce même tapis. Mais bien sûr, ce n'était pas le même – car bien que la pièce soit identique, elle était entièrement neuve. La précédente avait été complètement détruite. Pendant une fraction de seconde, il l'avait presque oublié.

Mon dieu, comme il était fatigué.

Un assistant lui avait amené une tasse de café. Peut-être que ça l'aiderait à se réveiller. Il but une gorgée – le café de la Présidente était toujours excellent.

« Je ne sais pas, » dit-il. « Apparemment, ils sont occupés à faire des tests ADN et à analyser les empreintes du type que j'ai tué. »

Luke observa le visage de Susan. Elle avait vieilli. Les rides de sa peau s'étaient accentuées et étaient devenues de véritables sillons. Sa peau n'était plus aussi ferme et dynamique. Elle était parvenue à garder sa beauté d'adolescente pendant des années, mais en six mois de présidence, le temps l'avait rattrapée.

Luke repensa au jeune Abraham Lincoln quand il était devenu Président, un homme tellement énergique et puissant qu'il était connu pour ses tours de force. Quatre ans plus tard, juste avant qu'il soit assassiné, le stress de la Guerre de Sécession l'avait transformé en un vieil homme affaibli et ratatiné.

Susan était toujours belle, mais de manière différente. Elle avait presque l'air *usée*. Il se demanda ce qu'elle devait en penser, et si elle l'avait même remarqué. Mais il sut tout de suite la réponse à cette question – bien sûr, qu'elle l'avait remarqué. C'était une ancienne mannequin. Elle remarquait probablement le moindre changement dans son apparence. Pour la première fois, il remarqua la robe qu'elle portait. Elle était bleu foncé, très élégante, et elle épousait parfaitement les formes de son corps.

« Très jolie robe, » dit-il.

Elle montra sa robe d'un air nonchalant. « Ce vieux truc ? C'est juste quelque chose que j'ai enfilé à la hâte. Vous savez qu'il y avait une cérémonie aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

Luke hocha la tête. Il savait. « C'est vraiment impressionnant, » dit-il. « La manière dont ils ont tout reconstitué à l'identique. »

« Personnellement, je trouve ça un peu glauque, » dit Susan. Elle regarda autour d'elle. « J'ai vécu à l'Observatoire naval pendant cinq ans. J'adorais cette maison. Ça ne m'aurait pas dérangé d'y vivre jusqu'à la fin de ma vie. En revanche, il va me falloir un peu de temps avant de m'habituer à celle-ci. »

Le silence s'installa entre eux. Luke était uniquement venu pour lui présenter ses respects. Dans une minute, il allait lui demander une voiture, ou mieux encore, un hélicoptère, pour l'emmener jusqu'à la côte.

« Alors qu'est-ce que vous en pensez ? » demanda-t-elle.

« Qu'est-ce que je pense ? À quel sujet ? »

« Au sujet de la réunion qu'on vient d'avoir. »

Luke bâilla. Il était fatigué. « Je ne sais pas quoi penser. Est-ce qu'on a des armes nucléaires en Europe ? Oui. Est-ce qu'elles sont vulnérables ? Apparemment, on dirait qu'elles pourraient être mieux protégées qu'elles le sont. Au-delà de ça... »

Il s'arrêta de parler.

« Est-ce que vous irez là-bas ? » demanda-t-elle.

Luke faillit se mettre à rire. « Vous n'avez pas besoin de moi en Belgique, Susan. Il vous suffit d'accroître le niveau de sécurité à la base aérienne, d'y placer des Américains avec de préférence des armes chargées. Ça devrait suffire. »

Susan secoua la tête. « Si c'est une menace crédible, il faut qu'on s'attaque directement à la source. Écoutez, ça fait bien trop longtemps qu'on fait du pied aux Belges. Il y a eu bien trop d'attaques venant de Bruxelles, et je veux démanteler ces réseaux. C'est inadmissible qu'après les attaques de Paris, ils n'aient pas entièrement bouclé Molenbeek. Parfois je me demande de quel côté ils sont. »

Luke leva les mains en l'air. « Susan... »

« Luke, » dit-elle. « J'ai besoin de vous sur cette affaire. Il y a quelque chose qui n'a pas été mentionné lors de la réunion, et qui rend la situation bien plus urgente que vous le pensez. Kurt est au courant, moi aussi, mais personne d'autre. »

« Qu'est-ce que c'est ? »

Elle hésita. « Luke... »

« Susan, vous m'avez appelé hier et vous m'avez demandé de prendre un avion pour le Colorado. Ce que j'ai fait. Et maintenant, vous voulez que j'aille en Belgique. Vous dites que c'est important mais vous ne voulez pas me dire pourquoi. Vous savez que ma femme a un cancer ? Je vous le dis pour que vous sachiez exactement ce que vous êtes occupée à me demander. »

Pendant une fraction de seconde, il pensa qu'il allait lui en dire plus, peut-être même tout lui dire. Que son couple avait éclaté. Que sa femme venait d'une famille riche, mais que Luke ne voulait pas d'argent de sa part. Il voulait juste voir son fils de manière régulière et Becca le menaçait de lui retirer ce droit. Elle s'était préparée à lutter pour avoir la garde de Gunner et maintenant, elle avait soudain un cancer. Elle allait probablement mourir. Et elle voulait quand même continuer à se battre. Toute cette histoire avait pris Luke par surprise. Il ne savait pas quoi faire. Il se sentait complètement perdu.

« Luke, je suis vraiment désolée. »

« Merci. C'est dur. On a eu beaucoup de problèmes entre nous, et maintenant... ça. »

Elle le regarda droit dans les yeux. « Si ça peut vous consoler, je veux que vous sachiez que je comprends très bien. Mes parents sont morts quand j'étais jeune. Mon mari a visiblement déserté notre mariage et s'est reclus de son côté. Je ne lui en veux même pas. C'est normal qu'il n'ait pas envie de continuer à supporter toutes ces attaques. Mais il a emmené nos filles avec lui. Je sais ce que ça fait d'être seule – j'imagine que c'est ce que j'essaie de vous dire. »

Luke fut surpris qu'elle se confie comme ça à lui. Il réalisa combien elle lui faisait confiance et ça lui donna encore plus envie de l'aider.

« OK, » dit Luke. « Alors dites-moi pourquoi c'est si important. »

« Il y a eu une fuite de données au Ministère de l'énergie. Personne n'en connaît encore l'étendue, si c'était un accident ou si c'était planifié. Personne ne sait rien. Beaucoup d'informations ont tout simplement disparu, y compris des milliers d'anciens codes nucléaires. Personne ne sait même

dire si c'est vraiment grave – s'ils fonctionnent encore. Ça va prendre du temps pour mettre de l'ordre dans tout ça, mais en attendant, il est hors de question qu'on égare une arme nucléaire. »

Il s'enfonça dans son siège. Il allait y aller. Avec un peu de chance, il lui suffirait de mettre la pression sur quelques personnes, d'accroître les protocoles de sécurité et il serait de retour dans deux jours. Il vit mentalement Gunner jouer au basket dans la cour arrière.

Tout seul.

« OK, » dit Luke. « Mais j'ai besoin de mon équipe. Ed Newsam, Mark Swann. Et il me manque un membre. J'ai besoin d'un officier des renseignements pour remplacer Trudy Wellington. Quelqu'un de bon. »

Susan hocha la tête et lui décocha un sourire de gratitude.

« Je m'en occupe. »

CHAPITRE HUIT

17h15 (Heure d'été de l'Est)

Le ciel au-dessus de l'océan Atlantique

« Vous êtes prêts à l'action, les enfants ? »

Le Learjet à six places fonçait à travers le ciel, en direction du Nord-est. L'avion était bleu foncé, avec le sceau des services secrets sur le côté. Derrière eux, le soleil commençait à se coucher. Luke regarda par le hublot, en direction de l'Est. Il faisait déjà noir devant eux – c'était l'automne et les jours raccourcissaient. En-dessous d'eux, le vaste océan s'étendait à l'infini.

Luke avait utilisé sa phrase habituelle de motivation, mais il l'avait fait de manière machinale. Il n'y avait pas mis beaucoup de cœur. Il était éveillé depuis trop longtemps et il avait trop de poids sur ses épaules. Et en plus de ça, il avait accepté un boulot qu'il n'avait probablement pas besoin de faire.

Avec son équipe, il utilisait les quatre sièges passagers à l'avant en tant que zone de réunion. Ils avaient empilé leurs bagages et leur équipement sur les sièges à l'arrière.

Dans le siège qui se trouvait de l'autre côté de l'allée, était assis Ed Newsam. Il portait un pantalon kaki, un t-shirt à longues manches et une veste légère. Il avait mis ses lunettes de soleil, pour se protéger des rayons qui passaient par le hublot. Quand il était détendu, comme il l'était à l'instant présent, toute la tension musculaire disparaissait de son corps hyper athlétique et musclé. Ed était spécialiste en armement et en tactique, et Luke avait rarement rencontré un homme plus qualifié que lui – il était en lui-même une arme des plus dévastatrices.

En face de lui, se trouvait Mark Swann. Il était grand et fin, avec de longs cheveux châtain clair attachés en queue de cheval, et d'élégantes lunettes rectangulaires noires Calvin Klein. Il avait étendu ses jambes dans l'allée. Il portait un vieux jean délavé et une paire de bottines noires de combat Doc Marten. Le choix de ces bottines fit sourire Luke – Mark n'avait jamais vécu une seule seconde de combat dans sa vie. Swann était spécialiste en systèmes informatiques – c'était un ancien hacker qui avait été arrêté et engagé par le gouvernement pour éviter une longue peine de prison.

Swann et Newsam étaient rentrés du Grand Canyon quelques jours plus tôt – ils trouvaient que ce n'était pas la même chose sans Luke et Gunner.

« Surveiller quelques ogives nucléaires obsolètes ? » dit Swann. « Je suppose que je suis prêt pour ça. »

« Pire, » dit Luke. « On va garder un œil sur des Belges, qui sont chargés de surveiller quelques ogives nucléaires obsolètes. »

« Tu penses vraiment que c'est tout ? » dit Ed.

Luke secoua la tête. « Non. Je pense que c'est trompeur. Il va falloir qu'on garde les yeux bien ouverts et qu'on reste... »

« Très vigilants, » dit Swann.

Ils jouaient chacun leur rôle et c'était très bien comme ça. Swann et Newsam avaient évité de mentionner le sujet du cancer de Becca. Plutôt qu'offrir leur sympathie quand ils étaient montés à bord, ils s'étaient contentés de ne rien dire et Luke comprenait très bien. C'était un sujet difficile à aborder.

Juste en face de Luke, était assis le membre le plus récent de l'équipe – enfin, pour être tout à fait exact, elle n'était pas encore vraiment un membre à part entière. C'était la première fois qu'elle travaillait avec eux. Les services secrets l'avaient empruntée au FBI sur recommandation de ses supérieurs. Elle avait à peine prononcé un mot depuis qu'ils étaient montés dans l'avion. Luke tourna maintenant son attention vers elle.

Il avait vu son dossier. Elle s'appelait Mika Dolan. Elle était née en Chine mais ses parents l'avaient donnée en adoption car ils voulaient un fils. Elle avait été adoptée par un couple de hippies

vieillissants, qui s'étaient rendu compte tard dans leur vie qu'ils avaient envie d'avoir un enfant. Elle a d'abord grandi sur la côte Ouest, dans le Nord de la Californie, puis dans le comté de Marin, à côté de San Francisco. Elle était jeune – probablement trop jeune. Vingt et un ans et ça faisait déjà un an qu'elle était sortie de MIT, avec un dix-huit de moyenne. Elle avait obtenu son diplôme avec grande distinction. Elle avait un QI de 169. C'était un petit génie.

Ses hobbies ? Elle aimait le surf. Ça, ça impressionnait plutôt Luke – car c'était une femme toute menue, avec de grandes lunettes rondes. Elle avait l'air de sortir à peine de chez elle, alors de là à l'imaginer sur les flots... Mais apparemment, son père adorait surfer sur la côte pacifique et il avait mis sa fille sur une planche dès l'âge de trois ans.

Mika était spécialiste des renseignements et elle entamait sa deuxième année au FBI. Mais quels que soient ses dons naturels, la barre avait été mise très haut. Trudy Wellington était beaucoup de choses – émotionnelle, mystérieuse et légèrement redoutable, entre autres – mais en moins de dix ans, elle avait développé de très vastes réseaux d'informations qui lui permettaient d'accéder à des données inaccessibles à la majorité, et elle était extrêmement douée pour imaginer des scénarios. Trudy venait de MIT, tout comme Mika. Luke se dit que c'était probablement pour ça qu'on la lui avait assignée.

« Eh bien, Mika ? » dit Luke. « Est-ce que tu veux commencer ? »

« OK, » dit-elle, en ayant des difficultés à le regarder dans les yeux. Elle prit la tablette qui était posée sur le siège à côté d'elle. « Je suis un peu nerveuse. Peut-être que vous n'êtes pas au courant, mais vous êtes de vraies légendes au bureau. »

« Ah oui ? » dit Ed Newsam, apparemment ravi. « Et qu'est-ce qu'ils disent à notre sujet ? »

Mika sourit. « On m'a dit que vous étiez de vrais cowboys. Et on m'a dit d'essayer de ne pas me faire tuer pendant que je suis avec vous. »

Ed secoua la tête. « Ils te taquinaient. Tous ceux qui nous accompagnent ne se font pas tuer, tu sais. »

« Seulement quatre sur dix, » dit Swann. « Les autres survivent, bien que beaucoup d'entre eux soient estropiés à vie. Mais tu n'as pas à t'en faire. Le FBI offre beaucoup d'indemnités dans ce genre de cas. »

Luke sourit, mais ne se joignit pas à eux. Mika était très jolie et ils flirtaient un peu avec elle. Il allait les laisser faire encore un petit peu. C'était un bon moyen de briser la glace et de la mettre un peu plus à l'aise.

Puis Luke n'était pas non plus au meilleur de sa forme. Il était assez mélancolique. Même s'il avait eu envie de plaisanter avec eux, il n'aurait pas eu le cœur à ça. Il avait appelé Becca avant de partir et la conversation ne s'était pas bien passée. Il lui avait dit qu'il partait en mission.

« Où est-ce que tu vas ? » lui avait-elle demandé.

« En Belgique. Juste à côté de Bruxelles. Il y a certaines craintes concernant des armes nucléaires stockées là-bas, sur une base aérienne de l'OTAN. Une cellule terroriste va apparemment... »

« Alors tu vas tout simplement y aller ? » dit-elle.

« Je serai parti deux ou trois jours. Je vais juste vérifier les mesures de sécurité mises en place, effectuer certaines améliorations si nécessaire, puis aller à Bruxelles pour interroger quelques personnes qui pourraient avoir des informations utiles. »

« Tu veux dire, les torturer ? »

« Becca, je... »

« Il y a un agent des services secrets dans mon salon, Luke. Il est apparu sur le seuil de ma porte cet après-midi. Un autre agent est allé chercher Gunner à l'école. Apparemment, il est entré dans la classe avant que les enfants soient sortis. »

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.